



SOMMAIRE.—Adresse des Evêques du monde catholique à N. S. Père le Pape.—Distribution des Prix à Villa-Maria, au Collège Ste. Marie et chez les Religieuses du Sacré Cœur, Sault au Récollet.—Etude Littéraire, IX: *Les Jedis de Mme. Charbonneau*, (suite)—Principes Economiques.—*Les Gâte-Métiers*.—Feuilleton: *Frédéric ou le Jeune Batelier*, par Mme Beecher-Stowe, (suite et fin).—*Les Animaux*.—Un peu de tout.—Musique: *L'Insomnie*, Romance de Gustave Nadaud,—Album de 1855.—Variétés.

ADRESSE

Présentée à Sa Sainteté par S. E. le Cardinal Mattei, Doyen du Sacré-Collège, au nom de tous les Evêques présents à Rome.

Très-Saint Père,

Depuis que les apôtres de Jésus-Christ, au jour sacré de la Pentecôte, étroitement unis à Pierre, chef de

l'Eglise, reçurent le Saint-Esprit, et qu'entraînés par sa divine impulsion, ils annoncèrent à des hommes de presque toutes les nations rassemblés dans la Ville-Sainte, et à chacun dans sa langue, les merveilles de la puissance de Dieu, jamais, nous le croyons, jusqu'à ce jour et au retour de cette même solennité, autant de leurs héritiers ne se sont trouvés réunis autour du vénérable successeur de Pierre pour entendre sa parole, pour écouter ses décrets, pour fortifier son autorité. Or, de même que rien ne pouvait arriver de plus doux aux apôtres, à travers les périls de l'Eglise naissante, que d'environner le premier Vicaire de Jésus-Christ sur cette terre, tout récemment inspiré de l'esprit de Dieu; ainsi pour nous, au milieu des angoisses présentes de la sainte Eglise, rien n'est plus cher, rien n'est plus sacré que de déposer aux pieds de Votre Béatitude tout ce que nos cœurs contiennent de vénération et d'amour pour Votre Sainteté, et, en même temps de déclarer unanimement de quelle admiration nous sommes pénétrés pour les

hautes vertus dont brille notre Pontife souverain, et combien, du fond de nos entrailles, nous adhérons à ce que, nouveau Pierre, il a enseigné, à ce qu'il a si courageusement résolu et décidé.

Une nouvelle ardeur enflamme nos cœurs; une lumière de foi plus vivifiante éclaire nos intelligences, un amour plus sacré saisit nos âmes. Nous sentons nos langues vibrantes de ces flammes qui allumaient d'un désir ardent pour le salut des hommes le cœur de Marie, près de laquelle étaient les apôtres, et entraînaient ces mêmes apôtres à proclamer les grandeurs de Dieu.

Rendant donc de vives actions de grâces à Votre Béatitude de ce qu'elle nous a permis, en ces temps si difficiles, d'approcher de son trône pontifical, de vous consoler de vos afflictions et de vous témoigner publiquement les sentiments qui inspirent nous-mêmes notre clergé et les peuples confiés à nos soins, nous vous adressons d'une seule voix et d'un seul cœur nos acclamations, nos souhaits et nos vœux de bonheur. Vivez longtemps Saint-Père, et heureusement pour le gouvernement de l'Eglise catholique. Continuez comme vous le faites, à la protéger par votre énergie, à la diriger par votre prudence, à l'ornier par vos vertus. Marchez devant nous; comme le bon pasteur, donnez-nous l'exemple, paisez les brebis et les agneaux dans les célestes pâturages, fortifiez-les par les eaux célestes de la sagesse. Car vous êtes pour nous le maître de la sainte doctrine, vous êtes le centre de l'unité, vous êtes pour les peuples la lumière indéfectible préparée par la sagesse divine, vous êtes la pierre, vous êtes le fondement de l'Eglise elle-même, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Quand vous parlez, c'est Pierre que nous entendons; quand vous décrétez, c'est à Jésus-Christ que nous obéissons. Nous vous admirons au milieu de tant d'épreuves et de tempêtes, le front serain, le cœur imperturbable, accomplissant votre ministère sacré, invincible et debout.

Mais tandis que nous avons ainsi tant de sujets de nous glorifier, nous ne pouvons pas nous empêcher en même temps de tourner nos regards vers de tristes spectacles. De toutes parts, en effet, se dressent devant nos esprits ces crimes épouvantables qui ont dévasté misérablement cette belle terre d'Italie, dont Vous, bienheureux Père, êtes l'honneur et l'appui, et qui s'efforcent d'ébranler et de renverser votre souveraineté et celle de ce Saint-Siège, de qui tout ce qu'il y a de beau dans la société civile a découlé comme de sa source originelle. Ni les droits permanents des siècles, ni la longue et pacifique possession du pouvoir, ni les traités sanctionnés et garantis par l'autorité de l'Europe entière, n'ont pu empêcher que tout ne fût bouleversé, au mépris de toutes les lois sur lesquelles jusqu'ici s'appuyaient l'existence et la durée des Etats.

Pour nous occuper de ce qui vous touche de plus près, vous, Très-Saint-Père, nous vous voyons, par le crime de ces usurpateurs qui ne prennent la "liberté que pour voile de leur malice," dépouillé de ces provinces qui jouissaient d'une équitable administration par les soins et sous la protection de la dignité du Saint-Siège et de toute l'Eglise. Votre Sainteté a résisté avec un invincible courage à ces iniques violences, et nous devons vous en rendre les plus vives actions de grâce au nom de tous les catholiques.

En effet, nous reconnaissons que la souveraineté temporelle du Saint-Siège est une nécessité et qu'elle a été

établie par un dessein manifeste de la Providence divine; nous n'hésitons pas à déclarer que, dans l'état présent des choses humaines, cette souveraineté temporelle est absolument requise pour le bien de l'Eglise et pour le libre gouvernement des âmes. Il fallait assurément que le Pontife romain, Chef de toute l'Eglise, ne fut ni le sujet ni même l'hôte d'aucun prince; mais qu'assis sur son trône et maître dans son domaine et son propre royaume, il ne reconnût de droit que le sien et pût, dans une noble paisible et douce liberté, protéger la foi catholique, défendre, régir et gouverner toute la République chrétienne.

Qui donc pourrait nier que dans le conflit des choses, des opinions et des institutions humaines, il faille au centre de l'Europe un lien sacré, placé entre les trois continents du vieux monde, un siège auguste, d'où s'élève tour à tour, pour les peuples et pour les princes, une voix grande et puissante, la voix de la justice et de la liberté, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire, et qui ne puisse ni être comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices?

Comment donc et de quelle manière aurait-il pu se faire que les prélats de l'Eglise venant de tous les points de l'univers, représentant tous les peuples et toutes les contrées, arrivassent ici en sécurité pour conférer avec Votre Sainteté des plus graves intérêts, s'ils y eussent trouvé un prince quelconque dominant sur ces bords, qui eût en suspicieux leurs propres princes ou qui eût été suspecté par eux, à cause de son hostilité? Il y a, en effet, les devoirs du chrétien, et il y a les devoirs du citoyen; devoirs qui ne sont nullement différents; comment les Evêques pourraient-ils les accomplir, s'ils ne dominaient pas à Rome une souveraineté temporelle telle que la souveraineté pontificale, exempte de tout droit d'autrui, et, centre de la concorde universelle, n'aspirant à aucune ambition humaine, ne préparant rien pour la domination terrestre?

Nous sommes venus libres vers le Pontife-Roi libre, pasteurs dans les choses de l'Eglise, citoyens dévoués au bien et aux intérêts de la patrie, et ne manquant ni à nos devoirs de pasteurs ni à nos devoirs de citoyens.

Puisqu'il en est ainsi, qui donc oserait attaquer cette souveraineté si ancienne, fondée sur une telle autorité, sur une telle force de choses? Quelle autre puissance lui pourrait être comparée, si l'on considère même le droit humain sur lequel reposent la sécurité des princes et la liberté des peuples? Quelle puissance est aussi vénérable et sainte? Quelle monarchie ou quelle république peut se glorifier, dans les siècles passés ou modernes, de droits si augustes, si anciens, si inviolables? Ces droits, si une fois et pour ce Saint-Siège, ils étaient méprisés et foulés aux pieds, quelle prince serait assuré de garder son royaume, quelle république son territoire? Aussi, Très-Saint-Père, c'est pour la religion sans doute, mais c'est aussi pour la justice et pour le droit, qui sont parmi les nations les fondements des choses humaines, que vous luttez et que vous combattez.

Mais il ne nous appartient pas de parler plus longtemps de cette grave matière, nous qui avons écouté sur elle non pas tant vos paroles que vos enseignements. Votre voix, en effet, semblable à la trompette sacerdotale, a proclamé dans tout l'univers que, "c'est par un dessein particulier de la divine Providence que le Pontife romain, placé par Jésus-Christ comme le chef et le centre de toute son Eglise, a obtenu une souveraineté

temporelle (1) ;” nous devons donc tous tenir pour certain que cette souveraineté n'a pas été fortuitement acquise au Saint-Siège, mais qu'elle lui a été attribuée par une disposition spéciale de Dieu, par une longue série d'années, par le consentement unanime de tous les Etats et de tous les empires, et qu'elle a été fortifiée et maintenue par une sorte de miracle.

Vous avez également déclaré, dans un langage élevé et solennel, “ que vous vouliez conserver énergiquement et garder entiers et inviolables la souveraineté civile de l'Eglise romaine, ses possessions temporelles et ses droits, qui appartiennent à l'univers catholique ; que la protection de la souveraineté du Saint-Siège et du patrimoine de Saint Pierre regardait tous les catholiques ; que vous êtes prêt à sacrifier votre vie plutôt que d'abandonner en quoi que ce soit cette cause de Dieu, de l'Eglise et de la justice (2).” Applaudissant par nos acclamations à ces magnifiques paroles, nous répondons que nous sommes prêts à aller avec vous à la prison et à la mort ; nous vous supplions humblement de demeurer inébranlable en ce ferme dessein et en cette constance, donnant aux anges et aux hommes le spectacle d'une âme invincible et d'un courage souverain. C'est ce que vous demande l'Eglise de Jésus-Christ pour l'heureux gouvernement de laquelle la souveraineté temporelle a été providentiellement attribuée aux Pontifes romains, et qui a tellement senti que la protection de cette souveraineté était son affaire, qu'autrefois, durant la vacance du siège apostolique et au milieu de plus redoutables extrémités, tous les Pères du Concile de Constance ont voulu administrer eux-mêmes en commun les possessions temporelles de l'Eglise romaine, ainsi que les documents publics en font foi. C'est ce que vous demandent les chrétiens fidèles, dispersés dans toutes les contrées du globe, qui se félicitent de nous avoir vu venir librement à vous et librement vaquer aux intérêts de leurs consciences ; c'est ce que vous demande, enfin, la société civile, qui sent que la subversion de votre gouvernement ébranlerait ses propres fondements.

Quoi de plus ? Vous avez condamné, par un juste jugement, ces hommes coupables qui ont envahi les biens ecclésiastiques, et vous avez proclamé “ nul et de nul effet ” tout ce qu'ils ont accompli (3) ; vous avez décrété que tous les actes tentés par eux étaient “ illégitimes et sacrilèges ” (4) ; vous avez décrété avec raison et à bon droit, “ que les auteurs de ces forfaits étaient passibles des peines et censures ecclésiastiques ” (5).

Ces graves paroles de votre bouche, ces actes admirables, nous devons les accueillir avec respect et y renouveler notre plein assentiment. En effet, de même que le corps souffre toujours avec la tête, à laquelle il est uni par le lien des membres et par une même vie, de même il est nécessaire que nous soyons en parfaite sympathie avec vous. Nous sommes tellement joints à vous dans votre désolante affliction, que tout ce que vous souffrez nous le souffrons également par l'accord

de notre amour. Nous supplions Dieu qu'il mette fin à des perturbations si injustes et qu'il rende à sa liberté et à sa gloire première l'Eglise, épouse de son Fils, si misérablement dépouillée et opprimée.

Mais nous ne nous étonnons pas que les droits du Saint-Siège soient si ardemment et si implacablement attaqués. Il y a déjà plusieurs années que la folie de certains hommes en est arrivée à ce point, non seulement de s'efforcer de rejeter toutes les doctrines de l'Eglise ou de les révoquer en doute, mais de se proposer de renverser du fond en comble la vérité chrétienne et la république chrétienne. De là ces tentatives impies d'une vaine science et d'une fausse érudition contre les doctrines de nos saintes lettres et leur inspiration divine ; de là ce soin perfide d'arracher la jeunesse à la tutelle maternelle de l'Eglise, pour la pénétrer des erreurs du siècle, souvent même en la soustrayant à toute éducation religieuse ; de là ces nouvelles et pernicieuses théories sur l'ordre social, politique et religieux, qui se répandent impunément partout ; de là cette habitude trop familière à plusieurs dans ces contrées de mépriser l'autorité de l'Eglise, d'usurper ses droits, de méconnaître ses préceptes, d'insulter ses ministres, de faire dérision de son culte, d'avoir eu honneur et d'exalter tous les hommes, surtout les ecclésiastiques qui s'écartent misérablement de la religion et marchent dans la voie de la perdition. Les vénérables prélats et les prêtres du Seigneur sont dépossédés de leur pouvoir, contraints à l'exil ou jetés dans les fers ; ils sont traînés devant les tribunaux civils avec affront, pour être demeurés fidèles à leur saint ministère. Les épouses du Christ gémissent chassées de leurs asiles, consumées de détresse, ou prêtes à mourir de misère ; les religieux sont forcés à rentrer dans le monde malgré eux ; des mains violentes s'étendent sur le patrimoine sacré de l'Eglise ; par des livres détestables, par les journaux, par les images, une guerre terrible et continuelle est déclarée à la fois aux mœurs, à la vérité, à la pudeur même.

Ceux qui se livrent à de telles agressions savent parfaitement que c'est dans le Saint-Siège comme dans une forteresse inexpugnable que résident la force et la vertu de toute justice et de toute vérité, et que les efforts de l'ennemi se brisent contre cette citadelle ; que le Saint-Siège est une vigie du haut de laquelle les yeux clairvoyants du gardien suprême aperçoivent de loin les embûches préparées et les annoncent à ses compagnons. De là cette haine implacable, de là cette envie inguérissable, de là ce zèle passionné des hommes pervers qui voudraient déprimer l'Eglise romaine et le Saint-Siège apostolique et les détruire, s'il était jamais possible.

A cette vue, bienheureux Père, ou seulement à ces récits, qui ne laisserait couler ses larmes ? Saisis donc d'une juste douleur, nous levons les yeux et les mains au ciel, implorant de toutes les forces de notre âme l'Esprit divin, afin que lui, qui, en ce jour, a fortifié et sanctifié sous l'autorité de Pierre l'Eglise naissante, la protège, l'étende, la glorifie aujourd'hui sous votre houlette et votre sceptre. Qu'elle soit témoin des vœux que nous formons, Marie solennellement saluée par vous du titre d'Immaculée : qu'elles en soient témoins, ces cendres sacrées des saints Patrons de l'Eglise romaine, Pierre et Paul, ainsi que les reliques vénérables de tant de Pontifes, de martyrs et de confesseurs qui rendent sainte et sacrée la terre même que nous foulons ; qu'ils en

(1) Lettres ap. du 26 mai 1860 ; Allocution du 20 juin 1859 ; Encyclique du 9 juin 1860 ; Allocution du 17 décembre 1860.

(2) Lettre encyclique du 19 janvier 1860.

(3) Allocution du 26 septembre 1859.

(4) Allocution du 20 juin 1859.

(5) Lettres apostoliques du 26 mars 1860.

soient particulièrement témoins, ces bienheureux qu'aujourd'hui un suprême décret de vous a inscrits dans l'ordre des saints ; ils doivent prendre à un titre nouveau la protection de l'Eglise et ils offriront pour vous, du haut de leurs autels, au Dieu tout-puissant leurs premières prières.

En leur présence donc, nous, Evêques, afin que l'impiété ne feigne pas d'en ignorer ni ose le nier, nous condamnons les erreurs que vous avez condamnées, nous rejetons et détestons les doctrines nouvelles et étrangères qui se propagent partout au détriment de l'Eglise de Jésus-Christ ; nous condamnons et réprouvons les sacrilèges, les rapines, les violations de l'immunité ecclésiastique et les autres forfaits commis contre l'Eglise et le Siège de Pierre.

Cette protestation, dont nous demandons l'inscription dans les fastes publics de l'Eglise, nous la proférons en toute sincérité au nom de nos Frères qui sont absents ; soit de ceux qui, au milieu de tant d'angoisses, retenus par la force dans leurs maisons, pleurent aujourd'hui et se taisent ; soit de ceux qui, empêchés par de graves affaires ou par leur mauvaise santé, n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui. Nous ajoutons à nous notre clergé et le peuple fidèle, qui animés comme nous d'une pieuse vénération et d'un profond amour, ont prouvé leur affection pour vous tant par leurs prières assidues et sans relâche que par les offrandes du Denier de Saint-Pierre, multipliées avec une généreuse largesse, sachant bien que leurs sacrifices doivent procurer à la fois et le soulagement des besoins du Pasteur suprême et la garde de sa liberté.

Plût à Dieu que tous les peuples s'entendissent pour mettre en sécurité cette cause sacrée de l'univers chrétien et de l'ordre social !

Plût à Dieu que les rois et les puissants du siècle comprissent que la cause du Pontife est la cause de tous les princes et de tous les Etats ! Plût à Dieu qu'ils vissent où tendent les criminels efforts de ses adversaires, et qu'enfin ils prissent des résolutions décisives !

Plût à Dieu que vinsent à résipiscence ces quelques malheureux ecclésiastiques et religieux qui, oubliant leur vocation, refusant l'obéissance due aux supérieurs et usurpant témérairement l'autorité de l'Eglise, courent à leur perte !

Voilà ce que, pleurant avec vous, Très-Saint-Père, nous sollicitons ardemment du Seigneur, pendant que prosternés à vos pieds nous demandons de vous cette force céleste que donne votre bénédiction apostolique et paternelle. Qu'elle soit abondante, qu'elle sorte largement du fond même de votre cœur, afin que non-seulement elle s'étende sur nous, mais qu'elle découle sur nos frères bien-aimés qui sont absents et sur les fidèles qui nous sont confiés ! Qu'elle soit pour nos douleurs et celle du monde un adoucissement et un soulagement, qu'elle féconde nos travaux et nos œuvres, et qu'enfin elle amène promptement à la sainte Eglise de Dieu des temps plus heureux !

Rome, le VIII juin de l'an du Seigneur mil-huit-cent-soixante-deux.

Le Saint-Père a répondu :

« Les sentiments que vous nous avez exprimés, Vénérables Frères et Fils bien aimés, Nous ont causé une joie profonde ; ce sont les gages de votre amour envers le Saint-Siège, et bien plus encore le témoi-

gnage éclatant et magnifique de ce lien de charité qui unit si étroitement les pasteurs de l'Eglise catholique non-seulement entre eux, mais avec cette Chaire de vérité ; d'où il est manifeste que le Dieu auteur de la charité est avec nous. Et si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? Louange donc, honneur et gloire à Dieu ! A vous, paix, à vos cœurs ! salut aux chrétiens fidèles commis à vos soins ! joie pour vous et pour eux, afin que vous exaltiez avec les saints, chantant un cantique nouveau dans la Maison du Seigneur pendant les siècles des siècles ! »

Nous sommes entrés dans la joyeuse période des vacances, saison de villégiature également chérie des avocats et des écoliers. D'autres aimeront les succès d'argent, les faits d'armes, les triomphes du barreau ; moi j'avoue bien humblement mon goût pour les lauriers de l'élève. Qu'ils sont bien plus doux à porter que ceux-là ! Ils sont tout de rose ; pas une seule épine n'y blesse le front ; la tête rayonne à l'aise sous ce joli bandeau de feuillage.

Et puis, comme la main qui pose ces couronnes est douce ! Il n'y a pas que les tempes qui battent d'allégresse : le cœur aussi est de la partie. C'est maman qui couronne et qui embrasse ; c'est papa qui est fier ; c'est un frère, c'est une sœur, ce sont les amis qui s'unissent à ces pacifiques triomphes. Tout le monde est content ; car les envieux ne vont pas aux Distributions de prix : ils restent dans le monde, dont ils sont les pâles royautés avec l'égoïsme. Malheur à celui qui n'aime pas les pures allégresses des Distributions de prix !

Celui-là est corrompu par les joies au gaz, par les joies factices que la société se crée : il ne connaît plus les charmes de la gaieté, de l'expansion enfantine et maternelle prise sur le fait.

Ah ! si tous comprenaient bien que la dernière fleur du cœur et que le dernier franc embrassement se cueillent à la dernière distribution de prix, comme on courrait à ce grand spectacle ! Oh ! oui, sautez de folie autour de votre mère, jeune philosophe ; — cessez d'embrasser votre père pour mieux rire de joie, jeune écolier ; — puis la main dans la main avec vos petits frères et vos petites sœurs, commencez autour de vos parents bien-aimés une ronde toute de liesse et d'éclats de rire, — par une danse qui dure, — car ce sera la dernière que vous ne regretterez pas.

Après ce petit préambule où le lecteur s'est aperçu que le rédacteur de l'Echo aime les Distributions solennelles de prix, on va s'attendre à une pluie de compte-rendus. On va croire que rapide comme le désir, il a dû assister aux examens de tous les collèges et de tous les couvents dont l'es-

timable M. le Dr. Meilleur s'est fait le savant historiographe, dans un livre trop peu répandu :—il a dû courir partout en quête de spectacles d'élèves s'éloignant de leurs professeurs en faisant semblant de pleurer ;—il a dû s'enivrer depuis quinze jours de toutes les émotions que peuvent donner à celui à qui elles ne sont pas destinées des couronnes, des dialogues, de douces voix, de gracieux chants : et cependant, il n'en est rien. Je n'ai vu la distribution de prix qu'à Villa-Maria, au Collège Ste. Marie et chez les Religieuses du Sacré Cœur, Sault-au-Récollet. Il est vrai que pour un amateur, c'est le dernier mot des jolies choses de ce genre. Complétant chez les uns ce qui manque chez les autres ;—ici un peu moins de manière dans la diction, beaucoup moins d'égards pour le nerf de beaucoup de choses ;—là, un peu plus de variété, les monologues moins longs ;—quelques personnes qui manquent ici, les faire assister là ; placer le spectacle dans un site romantique et enchanteur : beaucoup de prêtres, d'hommes en habit noir, de dames, de petits frères et de petites sœurs,—et puis, des éclats de rire, des serremens de main, de longs embrassemens, des cris, des trépignemens, beaucoup de brouhaha ; des carosses qui partent, d'autres qui se cherchent :—sur le perron, des prêtres, des sœurs, des professeurs, des institutrices qui bénissent d'un dernier regard, d'une dernière pensée l'âme qu'ils ont formée pour le monde :—voilà un de ces tableaux que le cœur aime à se rappeler.

Villa-Maria,—le collège Ste. Marie et le couvent du Sacré-Cœur l'ont offert.

A Villa-Maria, le 3 courant, Son Excellence le Gouverneur-Général rehaussait la fête de sa présence et donnait, avec sa suite, un nouvel éclat à une solennité qui a été bien belle. L'affluence des dames et des visiteurs était très-considérable. Et vraiment, maîtresses et élèves se sont montrées dignes de l'honneur qui leur était faite : urbanité, politesse, convenance, distinction même, tout a été remarqué et admiré.

Le programme a été rempli avec bonheur. Voici, au reste, pour ceux qui aiment les détails, ce que nous transcrivons :

Près de quatre cents personnes, l'élite de la population de Montréal, étaient réunies dans la grande salle de cet établissement. Parmi elles, on remarquait M. le Supérieur du Séminaire, un grand nombre de membres du Clergé, les honn. MM. Sicotte, J. S. McDonald, Dorion, Cartier, Dessaulles, Renaud, Chauveau, Wilson, Drummond, McGee ; MM. les juges Mondelet, Berthelot et Monk ; MM. Cherrier, Berthelet, etc., et un

grand nombre de nos dames les plus distinguées.

“ Vers 1½ heure, Son Excellence arriva, accompagnée du général Williams, de Lord Paulet, de l'hon. M. Sicotte, de Son Honneur le Maire. Elle fut reçue à l'entrée par M. le Supérieur du Séminaire, MM. C. A. Leblanc et L. Beaudry, qui conduisirent les illustres visiteurs dans le salon de réception, où les attendait Mme. la Supérieure, entourée des Sœurs de Villa-Maria. Après la présentation, Son Excellence fut introduite dans la grande salle décorée avec beaucoup d'art et de délicatesse.

“ Alors commença la séance précédant la distribution des prix, par une mélodie suédoise exécutée sur 8 pianos par 40 mains, 3 harpes et un harmonium. L'exécution de ce morceau a été très-heureuse. Immédiatement après, une des élèves, Mlle. Tobin, s'avança et présenta à Son Excellence une adresse de bienvenue, poétiquement mise en vers anglais, et qui a semblé plaire infiniment à celui à qui elle était présentée.

“ Après l'exécution d'un autre morceau de musique sur deux pianos et un charmant dialogue sur “Les soins de la Providence,” parfaitement bien dit, eut lieu la lecture et la distribution des diplômes, ainsi que la présentation des médailles d'or aux élèves graduées.

Les diplômes ont été obtenus par Mdelles. M. Coghlan, (New-York), M. L. Valois, (Montréal), A. Ronyne, (Montréal), A. Parent, (Montréal), M. Clifford, (New-York), M. O'Hanlon, (New-York), B. McKeown, (Ste. Catherine H. C.).—Les deux médailles d'or de conduite par Mdelles. Coghlan, (New-York), S. Dubuc, (Montréal).—La médaille d'or d'économie domestique donnée par M. le Supérieur du Séminaire par Mdelle. M. Rose, (Haut-Canada).—Le premier prix par Mdelle S. Dubuc, (Montréal).—La Rose Blanche du Cours Supérieur par Mdelles. E. Leblanc, (Montréal), C. Coffin, (Montréal), M. Hudon, (Montréal), T. Valois, (Montréal), V. Comte, (Montréal), H. Gibson, (Montréal), E. Lupien, (Montréal), E. Demers, (Montréal), S. Dubuc, (Montréal), E. Giroux, (Montréal), A. Meilleur, (Montréal), L. Colman, (Montréal), E. Bartley, (Montréal), F. Walsh, (Montréal), V. Noël, (Québec), M. McMillan, (Cornwall), M. Tobin, (Halifax), M. Rose, (H.-Canada), A. Gleason, (New-York), B. Finley, (New-York), T. Dougherty, (New-York).

Après la distribution des prix, Mlle. E. Leblanc présenta à Son Excellence la chamante petite adresse suivante :

EXCELLENCE,

“ Je n'ai goûté que deux plaisirs bien vifs dans

ma vie, disait un grand capitaine du siècle dernier : l'un de remporter un prix dans mes études, l'autre de gagner une bataille.

« Il nous est bien glorieux, Excellence, de recevoir ici des couronnes mises en parallèle avec les lauriers que l'on cueille dans les combats, les couronnes nous les avons reçues de vos mains ; mais de toutes les récompenses, la plus belle, à nos yeux, est d'avoir pu intéresser Votre Excellence et lui plaire. Vos applaudissements à nos faibles essais ont comblé tous nos vœux.

« Ce jour, Excellence, est le jour de vos bienfaits ; chaque jour qui suivra, celui de notre reconnaissance.

Au collège Ste. Marie, le 9, la distribution des prix a été ce qu'elle a coutume d'être, pleine, d'intérêt et de charmes. On y a remarqué comme par le passé, l'excellent débit des élèves, leurs gestes pleins de naturel et d'aisance, des inflexions de voix très-justes et assez variées.

Les trois compositions ou thèses qui ont été débitées ont été très-applaudies pour le fonds et la forme.

Voici le programme :

Exercice Littéraire par l'Académie de Philosophie.

—

Les sources de nos Connaissances, N. LEGENDRE.

La Science,.....F. DUBREUIL.

Les causes de nos Erreurs,.....C. FALARDEAU.

La musique était sous la direction de M. Angelis et se composait des musiciens militaires du 16e. L'auditoire était très-bien composé.

Cependant, dans mon souvenir (peut-être la date y est-elle pour quelque chose, car c'est du 10), la meilleure impression est celle qui vient du Convent des Religieuses du Sault-au-Récollet. La manière dont les choses s'y sont faites a été sérieuse, instructive et agréable tout à la fois : ainsi, pour débiter, qui n'a pas été charmé du Dialogue dit « du Petit Pensionnat, » dans lequel six jeunes élèves conversent, tour à tour, avec une aisance et un naturel très-rare sur la Géographie, l'Histoire Naturelle, etc. ? — Comme cela a été applaudi !

The triumphs of Britain, par Melles. C. Campbell et H. Doherty, en deux longs morceaux, n'ont cependant pas épuisé l'attention et l'intérêt.

Les quatre Saisons, par Melles. E. Quesnel, L. Delagrave, L. Starnes et V. Beaudry, élève de la première classe, sont quatre délicieuses compositions que l'on a trouvées trop courtes parcequ'elles ont plu infiniment. On a admiré la prononciation naturelle, élégante et sans affectation de ces élèves, ainsi que leur débit tout à fait cultivé.

La palme appartient néanmoins aux travaux portant pour titre : — *Les Combats de l'Eglise !* — de Melles. A. Renaud, E. Leclair, A. Smith et A.

Armstrong, élèves graduées : — la première, auteur du *Prologue* ; la seconde, des *Martyrs* ; la troisième des *Hérésies* ; la quatrième de *l'Impiété*.

Outre le débit et la grâce de leurs jeunes devancières, ces dernières élèves ont su ravir tout l'auditoire par les qualités de leurs narrations ou travaux, la perfection de leur déclamation et le ton gradué, soutenu et ému dont elles ont su se servir. Melle. Armstrong, surtout, a vivement impressionné son auditoire en parlant de ce que la jeune fille quitte derrière elle au Convent, de ce qu'elle trouve dans le monde à son entrée, et des terribles devoirs que Dieu a imposés à la femme. Quoique sa voix, dominée par l'émotion, fut loin d'être forte, telle était cependant l'attention de l'auditoire, qu'on l'entendait facilement dans toute la salle qui est grande et qui était comble.

M. le Chanoine Fabre, a, dans quelques mots très-heureux, exprimé aux dignes Religieuses et à leurs brillantes élèves quelle satisfaction tout le monde avait ressenti de la solennité. *L'Echo* dit — *Amen*.

Je me rendrais passible d'un grand courroux de la part des musiciens, si je ne disais pas que la partie musicale a été, là comme partout ; très-bien soignée. On a beaucoup applaudi une composition d'une jeune élève, Melle. Lajeunesse, qui a été exécutée par l'auteur et M. G. Smith.

Une autre année, *l'Echo* tâchera de varier un peu plus ses excursions et de donner d'autres compte-rendus d'autres solennités d'éducation qui seront aussi belles et aussi touchantes.

ETUDE LITTÉRAIRE.

LES JEUDIS DE M^{me} CHARBONNEAU, PAR M. ARMAND DE PONTMARTIN. (Suite.)

Dans ses *Jeudis*, M. de Pontmartin retrace avec beaucoup de couleur les illusions qui bercèrent son ardente imagination, alors qu'en présence de ses levies chéris, au fond de la province où il était retiré, il rêvait à la gloire des littérateurs qui faisaient ses délices. Comme ces dieux de la Revue et du feuilleton lui semblaient grands, poétiques, divins presque ! Comment arriver jusque-là ? Comment atteindre jusqu'à ces sommets de l'art, des nobles choses, des commerces distingués ?

Est-ce que parmi ceux qui nous lisent il ne se trouve pas de ces jeunes enthousiasmes de la personne de leurs auteurs favoris ? On voudrait les voir, les toucher ; admirer le front où siègent de si grandes pensées, de si belles inspirations, baiser la main qui les a confiées au vil papier et savourer quelques-unes de leurs paroles. Ne le pouvant, on se les figure en imagination ; on les

draps dans une espèce d'idéal; voilà comme ils sont, ils ne peuvent pas être autrement. On les reconnaîtra. Pauvres rêves!

D'autres ont des goûts différents: en voyant les œuvres de tel et tel maître, ils ne désiraient rien tant que d'étudier ses démarches, sa vie, son existence pendant quelques mois: ceux-là voudraient travailler; ils travaillent même beaucoup quelque fois: mais ils donneraient tout pour étudier sur place, non l'ouvrage, mais l'auteur; la manière dont il travaille; quel est son genre de vie; ce qu'il lit; ceux qu'il voit; quel est pour ainsi dire le mécanisme de sa pensée. On ne sait pas étudier ici; ils voudraient l'apprendre. Ces désirs là sont les bons désirs; les autres ne sont que de la curiosité qui aime toujours à voir l'auteur au bout de chacune de ses phrases.

Écoutez M. de Pontmartin raconter ces moments de sa vie:

"Au moment où ma dernière couronne de laurier s'accrochait aux doctes murailles de ma chambre et où mon nom venait de retentir pour la dernière fois sous les voûtes de la Sorbonne, une révolution éclata. Rassurez-vous, mesdames, je ne veux pas parler politique. Si je me sens couloyé dans mon récit par quelque événement contemporain, je n'en prendrai que ces points de vue généraux où se débattent les questions de vie et de mort pour la société et l'humanité. La Révolution de 1850 produisit sur moi deux effets: elle me reléguait à la campagne, ce qui n'est pas un mal, et elle me fit réfléchir, ce qui est un bien. Je perdis des illusions et je retrouvai des croyances. Mais ni la solitude, ni mes réflexions, ni ma conversion, ne diminuèrent mon amour pour la littérature. J'en fis le but idéal, le rêve de ma jeunesse et de ma vie. Placé par les circonstances en dehors de toutes les carrières actives, ayant d'autre part le désœuvrement en horreur, mon imagination ou ma vanité peut-être s'accommodant mal de mon obscurité présente, il me sembla que la gloire des lettres concilierait tout et continuerait brillamment ce que mes succès universitaires avaient commencé. Bientôt cette idée devint une passion et cette passion une manie. De même que, vingt-cinq ans auparavant, un jeune homme de mon âge, en voyant passer un régiment, musique en tête, ou en lisant les bulletins de la grande armée, se serait épris de clairons, d'épaulettes, de cuirasses reluisant au soleil, de bivaques, de batailles et de bâtons de maréchal plus ou moins renfermés dans les gibernes du voltigeur, de même que le frémissement de mon couteau d'ivoire à travers les pages toutes fraîches d'un in-octavo, l'avènement d'un nom nouveau dans un journal ou une revue à la mode, l'écho lointain des applaudissements prodigués à un roman ou à un drame, un épisode de la vie intime des gens de lettres, entrevu dans une de leurs confidences imprimés ou raconté de loin par un de mes anciens amis de collège, me causaient des ravissements sans fin, des extases mêlées de trouble et d'envie. Il y eut, à cette époque, dans ma pauvre cervelle, des erreurs d'optique dont j'ai eu beaucoup de peine à revenir. Vivant dans un milieu de bonne et vicieuse noblesse de province à laquelle j'appartenais par ma naissance, jouissant dans mon pays de cette considération qui s'attache

à la propriété territoriale, je croyais sincèrement que je m'élèverais de plusieurs degrés dans l'échelle sociale si je devenais quelque chose comme M. Théophile Gautier ou M. Alphonse Karr. Quoi dis-je? mon ambition n'allait pas d'abord aussi loin. Être l'ami d'un de ces messieurs, le contempler face à face, lui donner le bras sur le boulevard aux yeux d'une foule émerveillée, arriver peut-être à me faire tutoyer par lui, me paraissait un assez grand honneur pour me donner la patience d'attendre le reste. Gil Blas, chez les comédiens de Grenade, espérait être pris pour le cousin du sous-moucheur de chandelles, et s'en trouvait d'avance prodigieusement flatté. J'étais comme Gil Blas. Les détails même matériels du métier littéraire avaient pour moi un attrait inexprimable. Corriger des épreuves, faire de la copie, courir les rues de Paris avec un rouleau de papiers sous le bras, pouvoir dire "Je vais chez mon éditeur!" avoir ma stalle aux théâtres les jours de première représentation, me promener au foyer, pendant les entr'actes, en saluant d'un geste familier Jules Janin ou Hippolyte Lucas, quelle gloire et quelle joie! Si, dans ce temps-là, Alexandre Dumas ou Méry, Eugène Renduel ou Gosselin, étaient venus me demander l'hospitalité, dans mon modeste château qui n'avait jamais logé que des gentilshommes campagnards ou des chevaliers de Saint-Louis, je crois en vérité que j'en aurais perdu la tête: j'aurais du moins tué en leur honneur tous les veaux gras du pays; j'aurais convoqué, pour leur faire cortège, le ban et l'arrière-ban de mes amis et connaissances; et, le lendemain, je me serais considéré comme un homme beaucoup plus important que le général de mon département, que le préfet de mon chef-lieu ou même que l'évêque de mon diocèse.

"Là ne se bornait pas cette espèce de mirage littéraire: Je lisais assidûment, comme vous pouvez bien le penser, toutes les nouveautés en vogue, et, d'après les sentiments exprimés par les auteurs, les caractères qu'ils développaient de préférence, les délicatesses d'esprit et de cœur où ils semblaient se complaire, les raffinements qu'ils indiquaient en affaires de conscience, d'honneur, de sensibilité ou de probité, je me formais une idée de leur personne et de leur façon de vivre.

"C'est ainsi que je me créai un Lamartine à moi, d'après *Jocelyn*, un Victor Hugo, d'après les *Feuilles d'automne*, un George Sand, d'après les *Lettres d'un Voyageur*, un Sainte-Beuve, d'après les *Consolations*, un Jules Sandeau, d'après *Richard et Fernand*, un Laménais, d'après les *Paroles d'un Croquant*, un Alfred de Musset, d'après les *Nuits*, et ainsi de suite. Le titre de poète était à mes yeux synonyme de dévouement, de tendresse, d'immolation perpétuelle à tous et à chacun, d'âme trop aimante et trop pure pour ce monde, de candeur sésaphique en commerce intime avec les cœurs célestes. Celui-ci était un aigle blessé; celui-là une tourterelle gémissante; cet autre un cygne laissant au rivage une plume de ses blanches ailes avant de s'envoler vers le ciel; cet autre encore, une hermine préférant la mort à la plus légère souillure. Ceux qui, moins richement doués, occupaient, dans ce monde bienheureux, les rôles secondaires et se contentaient des fonctions de critiques, étaient des juges d'un goût inflexible, d'une équité à toute épreuve, n'ayant pas de plus grave souci que d'examiner en détail les œuvres soumises à leur contrôle, d'en étudier le fort et le faible, d'en faire valoir les beautés, d'en signaler franchement

les défauts, devoir pénible sans doute, mais dont ils s'acquittaient par excès de conscience ! Quel air doux et salubre on devait respirer en pareille compagnie ! quelle atmosphère pure, dégagée de pensées vulgaires et de miasmes terrestres ! quel Eden intellectuel ! que d'horizons sublimes ! quel ensemble de sentiments exquises et d'aspirations éthérées ! Je restais quelquefois des heures entières, plongé dans mon ardente rêverie, l'œil fixé sur un de ces nouns radieux, inscrit en tête d'un volume ou signant un article de revue... " Si ce nom était le mien ! oh ! que je serais grand !... il existe pourtant, cet homme ! il y a des gens qui le connaissent, qui vont frapper à sa porte, et qui disent à son concierge, sans que l'émotion brise leur voix : " M. de Lamartine ! — M. Victor Hugo ! — M. de Musset ! — M. de Balzac ! — M. Edgar Quinet ! " — Oh ! les voir, les aimer, m'enivrer du mystérieux parfum qui s'exhale de ces âmes ! m'éclairer aux rayons lumineux dont elles sont le centre ! me réchauffer aux flammes divines dont elles sont le foyer immortel ! Tel était mon vœu de tous les jours ; le musulman dévot ne songe pas avec plus de respect et de ferveur au pèlerinage de la Mecque.

" Cependant je ne veux pas me faire pire que je n'étais. A ces élans extatiques, à ces vellétés d'idolâtrie, non-seulement pour les talents, mais pour les personnes, s'ajoutait en moi le sentiment vague d'une mission réparatrice de la littérature. Revenu, en religion, en politique et en morale, de mes erreurs d'adolescent, je me demandais pourquoi les lettres, qui, depuis cent ans, avaient fait du mal au monde, n'essayeraient pas de lui faire un peu de bien, pourquoi l'idée, la phrase, le papier imprimé, le journal, la prose, le vers, le roman, ne ressembleraient pas à la lance d'Achille, guérissant la blessure de ceux qu'elle avait frappés. Il ne faut pas interroger de trop près les secrets mobiles qui nous font penser ou agir. Je n'ai jamais bien su si, à cette époque de ma vie, le désir de combattre, à l'aide de ma plume, les doctrines dangereuses et perverses, avait été pour beaucoup dans mon envie de figurer parmi les écrivains de mon temps, ou si c'était cette envie passionnée qui avait pris pour déguisement et pour prétexte le désir de défendre et de venger la vérité. Quoi qu'il en soit, douze années s'étaient écoulées. J'avais trente ans : les circonstances m'avaient éloigné de Paris : le hasard m'y ramena : un de ces hasards dont on est toujours un peu le collaborateur, quand ils font ce qu'on souhaite. J'y arrivais, le cœur gonflé d'émotion et d'espérance, ayant dans ma malle quelques manuscrits et sur mon carnet quelques adresses. Huit jours après, grâce à des compatriotes fixés à Paris et à d'anciens camarades qui voulurent bien me reconnaître, j'étais présenté à trois ou quatre puissances de journal, de revue, de librairie et de théâtre. Quinze jours plus tard, je déjeunais en tête-à-tête, au café Bignon, avec un de mes auteurs favoris, le célèbre conteur Eutidème (1).

" J'étais ému, et l'émotion me rendit presque éloquent. J'expliquai à Eutidème comment cette qualité de propriétaire, qui lui semblait si enviable, m'avait souvent désolé, et me désoleraient bien davantage, si elle restait synonyme de découragement et d'obscurité. Je lui dis que j'échangerais volontiers mes quelques sacs de mille francs contre ses tourments, son talent et sa renommée. Je lui demandai comment l'exercice des facultés les

plus élevées de l'intelligence pourrait, en aucun cas, être une condition d'infériorité sociale. Puis je lui indiquai mon but, ma pensée : En vue des catastrophes à venir, et en attendant, par haine de l'oisiveté, me ranger parmi les travailleurs, comme si j'avais besoin de travailler pour vivre ; mettre mon talent, si jamais j'en avais un peu, au service d'idées morales qui intéressaient la société tout entière, puisque le désordre dans les âmes devait tôt ou tard finir par le désordre dans la rue ; ensuite, lorsque mon nom aurait acquis quelque autorité, tâcher d'être utile à mes confrères, dans la mesure de mes forces ; établir quelque part une tribune littéraire où ma plume consciencieuse et bienveillante ferait pour les livres ce que ces fameux feuilletons du lundi faisaient surabondamment pour les pièces de théâtre ; n'avoir ni complaisances ni rigorisme toutes les fois que mes croyances ne seraient pas sérieusement en jeu ; tenir compte des bonnes intentions, des illusions de la jeunesse ; accueillir, encourager, mettre en lumière, faire ressortir les beautés plutôt que les taches ; tendre la main aux débutants, aux faibles, aux aspirants littéraires ; accepter franchement toutes les conditions d'une bonne et loyale confraternité ; me faire aimer... Car enfin, ajoutai-je naïvement, je ne veux pas, monsieur, vous paraître meilleur que je suis ; je me crois un honnête homme, je suis sûr de ne pas être un héros : je désire de tout mon cœur servir la vérité, mais je voudrais bien aussi acquérir un peu de gloire !...

" Il y a dans une passion vraie quelque chose de si communicatif, qu'à mesure que je parlais, je voyais s'animer et s'épanouir la bonne et spirituelle figure d'Eutidème. Cette nature délicate, qui avait passé à côté de la boue sans se salir, me comprit et m'aima. Il me tendit la main par-dessus la table, et, serrant la mienne à me faire crier, il me dit en déguisant assez mal une larme qui roula sur son assiette :

— " Quoi ! c'est là votre idée ? Vous ferez cela, vous ?... Oh ! c'est bien, c'est très-bien ; vous êtes un brave garçon... Dans cette nouvelle place de votre existence, je serai heureux et fier d'être votre premier ami... George, soyez le bienvenu parmi nous !

— " Oui, repris-je, exalté par ce témoignage d'une précieuse sympathie, mes pressentiments ne m'ont pas trompé : j'aurai du succès ; mes confrères m'aimeront, et je combattrai pour la vérité !...

" Cette triple prophétie associait, à ce qu'il parut, des idées assez dissonnantes ; car l'enthousiasme d'Eutidème vacilla, comme une bougie sous un coup de vent : il me regarda en dessous ; un sourire triste et fin, ce sourire que je connaissais déjà, dessina l'arc de ses lèvres, et, s'emparant de mon dernier mot, il me dit à demi-voix :

— " La vérité ? Mais comment l'entendez-vous, mon ami ?

— " Eh bien, il n'y a pas deux manières ; la vérité religieuse, la vérité sociale, la vérité morale, voilà pour la conscience ; la vérité littéraire, du moins celle à laquelle je crois, voilà pour le goût. La conscience est le goût de l'âme ; le goût est la conscience de l'esprit ; il n'y a rien là qui puisse nous embarrasser.

" Eutidème sifflota la barcarolle de la *Muette de Portici* :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas !

"Puis il ajouta en prose :

(1) M. Jules Sandeau.

— « Mais, George, pour défendre toutes ces vérités-là, vous serez obligé d'attaquer ceux qui les attaquent ? »

— « Cela va de soi. »

— « Eutidème se remit à siffloter : cette fois ce fut l'air de la *Dame Blanche* :

Prenez garde !

« Mais il pensa probablement que mon éducation ne pouvait se faire en une seule séance, et qu'il m'avait suffisamment renseigné pour une première fois. Il laissa tomber la conversation. »

On sait maintenant dans quelles pensées M. de Pontmartin arriva à Paris ; il voulait être le critique impartial des œuvres, et pourfendeur des médiocrités. Or, qu'advint-il ? Fêté par tous les auteurs, petits et grands, louangé dans ses écrits, accablé de lettres flatteuses, accompagnées de demandes, il ne sut répondre à tant et à de si séduisantes avances.

Voici sa confession ; un portrait de Louis Veuillot la suit : on le reconnaîtra sous le nom de Théodecte :

« Hélas ! je voudrais pouvoir affirmer que ma réponse fut héroïque, que j'immolai, séance tenante, tous ces thuriféraires sur l'autel même où ils faisaient fumer leur encens. Mais la vérité avant tout, et la vérité me force à reconnaître que je ne fus pas un héros. Ce grand nom de Châteaubriand, habilement présenté à mon orgueil par un de ces quêteurs de louanges, me mit en goût. Je fouillai dans ma bibliothèque, et je trouvai, en tête de la traduction du *Paradis perdu*, par l'illustre poète des *Martyrs*, une préface où tous les nouveaux venus en littérature, poèteaux et petits critiques, romanciers et fantaisistes, membres de la société des Droits de l'Homme et comparses de l'antichambre de madame Récamier, étaient complaisamment passés en revue par le *grand Connétable*, et recevaient la croix d'honneur de ses mains sexagénaires. Cet exemple m'encouragea... à manquer de courage. Je me dis qu'un pauvre débutant, ayant sa fortune littéraire à faire, pouvait bien se permettre quelques concessions, puisque j'en rencontrais de si larges sous la plume de l'immortel auteur du *Génie du Christianisme*, de l'in-fatigable athlète monarchique, assez gorgé de gloire pour pouvoir se passer de pareils stratagèmes. Je ne désertais pas, d'ailleurs, la cause de la vérité sociale, morale et religieuse. Je faisais pour elle ce qu'avaient fait les Chambres pour la nationalité de la Pologne sous le gouvernement de 1830. Je réservais en quelques mots *bien sentis* ses droits imprescriptibles. Puis, une fois en paix avec ma conscience de ce côté-là, je donnais à tous mes admirateurs du galon de même qualité que le leur, sans lésiner sur la quantité. Tous eurent part à la distribution : Jacassard et Coup-de-Vent, Duclinquant et Victorinet, Batracien et Monstrelet, Colbach et Schaumann, les beaux esprits des *Débats*, les esprits forts du *Sicéle*, les mousquetaires rouges de la *Revue de Paris*, les loustics du petit journal et du roman bohème. Après avoir bien constaté ma persistance à croire tout ce que niaient ces messieurs, à respecter tout ce qu'ils offensaient, à aimer tout ce qu'ils haïssaient et à haïr tout ce qu'ils aimaient, je me hâtai de faire ressortir à quel point ces messieurs étaient distingués, persuasifs, éloquents, spirituels, sincères, irrésistibles, charmants.

« Ce n'est pas tout. Au-dessus de cette sphère il en existait une autre, plus pure assurément et plus sérieuse. Ici je touche à des passages très-dangereux ; mais je me tirerai d'embarras en me transportant à Bagdad. Veuillez donc vous figurer, mesdames et messieurs, qu'à une époque queleonque de l'hégyre, un vieux calife, trop confiant et trop débonnaire, avait été étranglé par un de ses cousins, qui était devenu calife à son tour. Cela se fait dans les meilleures sociétés... turques et persanes. Le nouveau calife avait eu pour vizirs et pour ministres, non pas Giafar et Mesrour, mais des hommes d'un esprit supérieur, d'une science consommée, littérateurs parfaits, philosophes sublimes, historiens incomparables, qui avaient passé leur vie à formuler des maximes politiques et à s'étonner que les Persans eussent la tête trop dure ou l'humeur trop mobile pour se conduire d'après ces maximes savantes, méditées, pesées et équilibrées dans le silence du cabinet. Quoi qu'il en soit, au bout de dix-huit ans, quelques Persans, mécontents de ne pas percer assez vite, étranglèrent le nouveau calife au moyen d'une seconde révolution, qui, pour être sûre de réussir, n'eut rien de mieux à faire qu'à copier la première. Quant aux vizirs et aux ministres, ils donnèrent un noble exemple, qui mérita d'obtenir grâce pour leurs illusions politiques. Sortis des affaires publiques sans avoir emporté un seul des diamants ou des rubis qui ruissellent dans les *Mille et Une Nuits*, rentrant pauvres dans la vie privée, ils se remirent vaillamment au travail, et produisirent de nouveaux ouvrages dignes d'enchanter tous les lettrés de Bagdad et de Bassora. Mais, comme le cœur humain, même chez les meilleurs, garde toujours son coin pour les petites faiblesses, ces vizirs en retraite, qui ne pouvaient douter ni de leur talent, ni de leur succès, ni de l'admiration universelle, aimèrent un peu trop à s'entendre dire ces vérités agréables dans des articles spéciaux, dont les auteurs, stagiaires de la bonne littérature, se chargeaient de traduire, d'expliquer et de surexciter de leur mieux l'enthousiasme du public. Or, afin de réchauffer le zèle de ceux qui leur procuraient, tous les trois mois, cette honnête jouissance, nos illustres Persans possédaient un moyen qui semblait infaillible. En se démettant de toutes leurs autres charges, ils en avaient conservé une, purement honorifique, qui consistait à se réunir, au nombre de quarante, dans un bel édifice à minarets et à coupole, pour y discuter des questions de grammaire, y juger des concours de belles-lettres et y distribuer des prix de vertu. Comme ces quarante pontifes du beau s'asseyaient sur des bancs, la chose s'appelait un fauteuil. Fauteuil ou banc, c'était là l'objet des ambitions les plus ardentes, les plus acharnées. A peine un des quarante avait-il fermé les yeux, aussitôt vingt candidats en perdaient le boire, le manger et le sommeil. Quelquefois même on faisait passer le moribond pour mort afin de commencer plus tôt les démarches et les visites. On citait de riches seigneurs qui entretenaient à grands frais des cuisiniers célèbres, et donnaient des dîners hebdomadaires uniquement pour parvenir à ce banc, à ce fauteuil et à cette coupole.

« Eh bien ! nos vizirs émérites, qui se trouvaient tout naturellement à la tête de la docte *quarantaine*, employaient à coup sûr le procédé suivant. Ils prenaient gracieusement à part les distributeurs de célébrité, et, sans contracter d'engagement positif, ils leur faisaient clairement entendre (à bon entendre, salut !) qu'après

quelques années de ces bons et utiles services ils auraient droit à ce fauteuil tant convoité. Maintenant, mesdames et messieurs, revenez de Bagdad à Paris ; acceptez mon histoire comme une allégorie, et vous comprendrez à quel genre de séduction je fus exposé pendant cette courte et brillante période de ma vie littéraire.

« Le tout me paraissait charmant, et je contempiais d'avance, entre deux bouffées d'encens, ce rayon naissant de ma gloire, comme un propriétaire contemple en idée la cueillette de ses amandiers en fleur, quand je rencontrai Théodecte, (M. Louis Veillot.)

« Nous avions échangé quelques cartes et quelques lettres, mais je ne le connaissais pas encore. Je me sentis attiré vers lui par les contrastes mêmes qui nous séparaient. Ma nature élégante et délicate, comme on me disait alors, faible et malade, comme on m'a dit depuis, semblait en contradiction absolue avec cette robuste carrure, cette solidité de chêne, laissant deviner sous les rugosités de son écorce une sève extraordinaire. Sa laideur mâle et puissante me fit songer à Mirabeau, à un Mirabeau plébéien, à cheveux noirs et plats, reposé des agitations de son âme aux pieds des autels. Sa parole me charma et me subjuga ; à travers quelques violences de détail, — je dirai presque de costume, — on y sentait vibrer une conviction énergique d'honnête homme et de chrétien servie par la verve la plus mordante qui ait jamais emporté l'épiderme des pâles successeurs de Voltaire. Parmi nos contemporains, nul n'a été plus haï que Théodecte ; et je ne parle pas seulement de ces haines qu'il est glorieux d'inspirer, de l'insulte de ces misérables, amentés contre tout ce qui gêne la circulation de leurs ordures et le débit de leurs poisons. Je parle, hélas ! de la haine d'hommes honorables, éminents, priant le même Dieu que lui et défendant la même vérité. Au milieu de ces orages, il est resté debout ; il est resté fort, comme ces aigles du désert, dont les serres s'enfoncent plus profondément dans le sable à mesure que le vent redouble de furie. Je ne donne tort ou raison ni à Théodecte ni à ses adversaires sur certains points délicats qui ne sont pas de mon ressort ; mais je ne me lasso pas d'admirer en lui ces incroyables qualités d'athlète, toujours prêt à faire rouler dans la poussière quiconque essaye de lui barrer le chemin. Eussé-je, d'ailleurs, envie de le blâmer de quelques-unes de ses véhémences, je n'en aurais pas le courage. Théodecte possède un titre à ma gratitude, contre lequel rien ne saurait prévaloir : il a flagellé, souffleté, bafoué, ridiculisé, humilié, exaspéré mieux que personne les gens que je déteste plus que tout. Il leur a fait des blessures qui ne guériront jamais. Depuis M. Taxile Delord jusqu'à M. Edmond About, depuis les niais jusques aux traîtres, depuis les raisonneurs jusques aux *queues rouges*, il a stigmatisé d'un trait indélébile ces mauvais histrions qui jouent sur le théâtre de leurs vices la comédie de leur vanité.

« Nous revisâmes ensemble les feuilles légères sur lesquelles je consignais mes jugements sur les productions contemporaines, et il se trouva que, tout compte fait, je n'avais, en dix-huit mois, immolé à mes convictions qu'une victime, un pharmacien retiré, ex-directeur de revue et de danses, Mécène bourgeois, dont le seul tort avait été de se croire Horace et d'écrire ses Mémoires sur des cartes de restaurateur.

— « Et voilà, me dit sévèrement Théodecte, tous vos sacrifices à la vérité ? Des éloges à Jacassard ! des poli-

tesses à Duclinquant ! des révérences à Colbach ! des compliments à Coup-de-Vent ! des ménagements à Schaanard !... Je le crois bien, qu'ils vous proclament une des espérances de leur littérature ! Vous dites tout juste de leurs opinions le mal qu'il faut pour acheter leurs livres. Et c'est là ce que vous appelez servir votre noble et austère cause ? Oh ! monsieur !...

« Il me parla longtemps, et il me parla bien. Je ne vous redirai pas ses paroles ; ce fut instructif comme un sermon et étincelant comme une satire. A la fin, honteux de mes faiblesses, électrisé par son langage, avide de réparer le temps perdu, je dis à Théodecte en serrant sa main dans les miennes :

— « Vous partez pour Rome ? vous reviendrez dans six mois ? Eh bien, vous me laissez au milieu des délices de Capoue ; vous me retrouverez sur le champ de bataille. »

ARMAND DE PONTMARTIN.

Les principes d'économie politique, c'est-à-dire les lois qui régissent la condition financière et industrielle d'un peuple, sont les mêmes pour tous et s'entendent partout de la même manière. Leur application seule dépend de la sagacité et quelquefois des exigences des gouvernants. C'est ainsi qu'un jeune pays, ou même qu'un pays moins favorisé qu'un autre, ne doit consacrer qu'avec une très-grande réserve la doctrine du libre-échange et admettre plutôt pour commencer celle de la protection. Par la première, il ouvre ses marchés à la libre concurrence des produits étrangers et empêche souvent par ce moyen ses propres industriels de se livrer à aucune exploitation, à cause des prix réduits des articles du dehors ; à moins de compensation sur d'autres branches de trafic, tout son numéraire passe en même temps chez ses voisins dont il finit par être le débiteur et quelquefois l'esclave.

Par la prudente adoption des droits protecteurs, c'est-à-dire par l'imposition de droits sur tous les articles étrangers dont le bon marché peut écraser la concurrence des articles indigènes, on arrive à un résultat contraire. Il ne faut pas cependant que l'Etat s'arrête là ; — il doit surveiller incessamment son industrie, et à mesure qu'elle grandit, se développe et s'améliore, il doit admettre peu à peu les produits étrangers afin d'établir une concurrence qui alors loin de nuire au fabricant indigène, le stimule et le pousse à exploiter toutes les ressources qu'il trouve autour de lui.

Il faut que par des droits protecteurs, les habitants d'un pays où l'industrie est encore à l'état latent aient une perspective presque assurée de gros gains pour qu'ils s'y livrent.

On comprend que nous ne voulons pas donner aux lecteurs de l'*Echo* un cours d'économie politique à propos de ces matières ; ce n'est ici ni le lieu, ni le temps. Cependant, comme il est bon que tout le monde ait des principes fixes sur toutes choses, nous empruntons à

nos journaux d'Europe une lettre admirable de M. Emile Keller, Député au Corps Législatif français, qui traite le sujet avec une clarté, un bon sens et un talent digne de ce jeune orateur et écrivain religieux ; cette lettre est écrite à propos du traité de commerce entre la France et l'Angleterre et de ses désastreuses conséquences pour les industries de la première :—

“ S'il est important de faire assez d'économies pour ne pas ajouter aux charges des contribuables, il est d'autres mesures qui agissent non plus sur les revenus, mais directement sur les forces de production d'un pays ; je veux parler des traités de commerce avec les pays voisins, et surtout avec l'Angleterre. Comme ces mesures sont récentes et qu'elles sont, après coup, l'objet de vives discussions qui n'ont pas eu le temps de les précéder, je crois utile d'examiner avec vous sans prévention, sans exagération, quels en seront les effets, et quels devoirs elles nous imposent. Car ce n'est pas du Gouvernement seul, c'est de chacun de nous qu'il dépend aujourd'hui d'en atténuer les inconvénients.

“ Tout d'abord, qu'y a-t-il de vrai dans la théorie du libre-échange, qui prétend que l'on doit supprimer tous les droits d'entrée et acheter les produits et les marchandises là où on les trouve au meilleur marché ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que si nous appliquions chez nous cette étrange théorie, nos cultivateurs, les premiers, devraient renoncer à produire du blé en France, où la terre est chère, l'engrais cher, la main d'œuvre chère, et se transporter en Amérique ou en Russie, où, au lieu de revenir à 17 ou 20 francs, l'hectolitre n'en coûte que 8 ou 10. De même, nos forgerons iraient tous s'établir en Angleterre, où l'on peut extraire du même puits d'innépuisables quantités de minerai et de charbon de terre. Et, comme le fer et le charbon donnent les machines et la force motrice à bon marché, tous nos ouvriers fileurs, tisseurs, imprimeurs, suivraient nos forgerons. Et que resterait-il en France ? Des vigneron pour produire du vin de Bordeaux et du vin de Champagne, des ouvriers en soie et des modistes pour tailler des robes, des gants, des chapeaux aux élégantes des cinq parties du monde. Sans nul doute, ces industries de luxe se développeraient. Mais n'oublions pas qu'elles sont capricieuses, passant toujours après le boulanger et l'épicier, et ne faisant de bonnes affaires que quand il y a partout de l'argent de reste à dépenser.

“ Certes, aucun bon Français ne voudrait en venir là, et si, par amour pour notre pays natal, nous refusons d'émigrer, si nous préférons cultiver une terre moins fertile, exploiter des mines moins riches, cela nous oblige, par une sorte d'assurance mutuelle, à payer un peu plus cher le travail de nos forgerons et de nos tisserands, à condition que, de leur côté, ils paieront aussi un peu plus cher le pain et la viande que nous aurons produits. C'est précisément là le résultat qu'on obtient en mettant sur les marchandises étrangères des droits d'entrée qui en élèvent le prix, et qui ne les laissent arriver qu'avec un désavantage marqué sur notre marché national. Du reste, ce n'est que justice ; les Français payant chaque année un budget de deux milliards et un contingent de 100,000 hommes pour avoir le plaisir d'habiter leur patrie, c'est bien le moins qu'ils aient la préférence pour y vendre les fruits de leur travail, et que l'on fasse aussi payer quelque chose à l'étranger qui vient leur faire concurrence chez eux.

“ On me dira que c'est contrarier la nature et empêcher le bien-être qui résulterait pour le genre humain entier du bon marché de tous les produits. Pour moi, en finances comme en politique, ces annonces de félicité pour tout le genre humain me mettent en méfiance et me font penser aux charlatans qui prétendent guérir à la fois toutes les maladies. J'espère davantage de ceux qui commencent par chercher modestement le bonheur de leur propre pays. Mais allons au fond des choses : qui est-ce qui gagnerait au libre échange ? Les ouvriers ? Nullement ; car, avec le libre échange, la victoire appartient aux gros capitalistes, qui sauront tirer le parti le plus habile et le plus économique de ces mêmes ouvriers. Le monde entier finira par être habillé par cette puissante industrie cotonnière de Manchester, qui a aggloméré autour d'elle et qui exploite un des plus tristes foyers du paupérisme moderne, et quant au coton lui-même, il est produit au meilleur marché possible par les planteurs de l'Amérique, qui paient leurs nègres à coups de fouet. Le monopole des capitalistes anglais et des planteurs américains, voilà donc à quoi se réduit ce grand intérêt humanitaire auquel certains rêveurs seraient prêts à sacrifier l'intérêt français.

“ Cependant, il ne faut pas non plus exagérer le système opposé à celui du libre-échange, c'est à dire la protection du travail national, et il serait ridicule, cela saute aux yeux, de vouloir produire nous-même dans des serres-chaudes le café et les épices que mûrit tout naturellement le soleil des contrées tropicales. Quelle est donc la limite précise où un pays cesse d'être intéressé à produire lui-même ? Elle est facile à déterminer, et d'une manière si simple et si nette, que nul ne saurait s'y tromper.

“ Un homme a une pièce de trente sous dans sa poche ; il est libre d'en disposer, et il peut le faire de trois manières bien différentes. S'il la jette dans la rivière ; elle sera perdue pour lui et pour tout le monde ; c'est un mauvais placement et une mauvaise action. S'il la donne à un pauvre ou s'il la dépense au cabaret, il n'aura pour lui que le plaisir d'avoir fait l'aumône ou consommé quelques petits verres ; mais le pauvre ou le cabaretier aura à son tour les trente sous, et ils ne seront pas perdus pour la société. Enfin, si mon homme les emploie à payer une marchandise utile ou un travail productif, par exemple une journée sur ses prés, dans ses champs, sa propriété vaudra au moins trente sous de plus, et en même temps un ouvrier aura gagné trente sous, total soixante sous. Ainsi, dans le premier cas, l'argent disparaissait ; dans le second, il circulait ; dans le dernier, il fructifiait, il double et la fortune publique augmente.

“ Toutefois, je suis libre de faire gagner cet argent, et, par suite, de faire vivre un ouvrier dans mon village, dans la ville voisine, à Paris ou même à l'étranger, et si c'est à l'étranger, si c'est une marchandise anglaise ou américaine que j'achète, c'est un Anglais ou un Américain et non un Français que je fais vivre, et mon pays s'appauvrit d'autant. Il est vrai que si la marchandise anglaise est à meilleur marché, je gagnerai moi un sou ou deux sous, pendant que mes compatriotes en perdront trente. Et mon pays cessera de s'appauvrir et l'intérêt général cessera de souffrir, si j'arrive à gagner moi-même les trente sous que je fais perdre, c'est-à-dire si ce que je paie trente sous en vaut soixante en France. Car alors j'aurai doublé mon capi-

tal, et la fortune publique se sera augmentée comme si j'avais fait en France même une dépense productive. Ainsi, voilà la limite que nous cherchions : tant que les produits nationaux ne s'élèvent pas à un prix double des produits étrangers, c'est un acte de patriotisme de leur donner la préférence, et, pour la leur assurer, un gouvernement fait bien de les garantir par des droits protecteurs suffisants.

« Cependant, il y a encore une autre raison qui peut décider une nation à accepter les produits de ses voisins et à leur sacrifier une partie de son industrie : c'est quand, en échange, elle est sûre de vendre à ces mêmes voisins assez de marchandises pour compenser cette perte. C'est ainsi que l'Angleterre ouvre ses ports aux matières premières qui alimentent ses manufactures et qu'elle revend ensuite à tous les pays du monde. C'est ainsi qu'elle consent à recevoir les produits de n'importe quelle contrée, à condition d'y introduire ses fers et ses tissus, qu'elle est sûre de fabriquer à meilleur compte que personne.

« La France peut-elle espérer de l'Angleterre de pareils avantages ? Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner l'état de leur commerce avant et après le traité. Avant le traité, de 1855 à 1859, chaque année nous vendions en moyenne à l'Angleterre pour 466 millions de produits de notre industrie ou de notre agriculture : tissus de soie, de laine et de coton, céréales, vins, orfèverie, bijouterie, mercerie, etc., toutes choses dont les Anglais ont besoin et qu'ils sont bien aises de trouver chez nous. En échange, nous ne recevions d'eux que pour 350 millions de soie et bourre de soie, laine en masse, coton en laine, cuivre, mercure, étain, graines oléagineuses, indigo, etc., c'est-à-dire des matières premières qui alimentent notre travail national.

« Ainsi les Anglais étaient tributaires de notre industrie pour une somme considérable, nous n'étions nullement tributaires de la leur. Non-seulement ce commerce était par sa nature tout entier à notre avantage, mais on le voit, il se soldait chaque année par une différence moyenne de 116 millions, qui allait toujours croissant et qui nous était payée en or. C'était là le plus clair de nos importations de métaux précieux, et cet excédant nous a servi à payer au dehors nos expéditions de Crimée, d'Italie et de Chine, nos achats de blés dans les mauvaises années, et outre cela, à prêter à la Russie, à l'Autriche, à l'Espagne, à la Suisse, à l'Italie de quoi construire leurs chemins de fer. Paris était ainsi devenu le plus grand marché d'argent du monde entier.

« Depuis le traité de commerce au lieu de nous payer en or, les Anglais nous soldent en fers et en tissus qui maintenant entrent déjà chez nous pour environ 200 millions par an. (Les trois premiers mois de 1862 donnent 25 millions pour les tissus, soit 100 millions par an. Les houilles, fontes, fers, acier et marchandises s'accroissent très-rapidement et atteindront sans doute le même chiffre.)

« Nos exportations de vins, de soieries, de modes, au lieu d'augmenter dans la même proportion, ont plutôt diminué. Il en résulte que, sans compensation aucune, 200 millions sont enlevés à notre travail national. En laissant de côté 50 millions pour les matières premières achetées à l'étranger, cela fait pour nos fabricants et nos ouvriers, nos propriétaires de bois et de mines, une perte annuelle de 150 millions. Et, de plus, à côté des manu-

factures qui se ferment, beaucoup de celles qui subsistent sont malades et obligées de réduire les salaires des ouvriers qui travaillent encore.

« Mais, me direz-vous, nous autres cultivateurs, nous aurons nos outils et nos habits à meilleur marché. Prenez garde d'acheter bien cher un mince bénéfice. J'admets que vous gagniez 10 0/0, soit 20 millions sur les 200 millions de marchandises anglaises. En déduisant ces 20 millions des 150 que vous faites perdre au travail national, il reste une perte sèche de 130 millions. Ce sont 130 millions de moins qui circulent dans le pays ; c'est autant de moins qu'à l'ouvrier ou son patron pour acheter votre lait, votre beurre, vos œufs et votre bétail. Et, d'un autre côté, vous même qui vous réjouissez du bon marché de vos tissus, vous vous plaindrez peut-être demain de l'avisement des blés russes et américains, et l'ouvrier dont vous aurez réduit le travail et le salaire se vengera à son tour en réduisant aussi le prix de ses sueurs.

« Il est donc évident qu'entre tous les pays, la France spécialement doit rester maîtresse de son marché national, au risque de payer ses propres marchandises un peu plus cher. Voilà pourquoi j'aurais voulu pour les blés du dehors un droit fixe de 2 ou 3 fr., faisant subir au cultivateur étranger une partie des sacrifices que nous supportons nous-même. Ce droit n'aurait pas empêché la libre sortie dont nous jouissons maintenant, et qui nous permet de développer notre culture de céréales et de répondre aux besoins constants de l'Angleterre. Car autant les droits protecteurs étaient utiles autant les droits à l'exportation étaient absurdes et nuisibles. Quant à notre industrie, je crains également que les droits protecteurs établis par le traité de commerce ne soient pas suffisants, et une expérience encore incomplète, mais déjà douloureuse, semble le prouver. Toutefois, et c'est ici que je veux en venir, le Gouvernement ayant cru devoir nous soumettre à cette épreuve et ne pouvant pas revenir sur ses engagements, c'est de chacun de nous qu'il dépend en ce moment de diminuer les souffrances de l'industrie et de l'aider à lutter contre la concurrence étrangère.

« Au fond, il est reconnu que nos produits sont en général mieux fabriqués, plus solides, de meilleure qualité, et que le bon marché des produits anglais n'est le plus souvent qu'apparent. Mais, fût-il réel, sachons payer un peu plus cher ce qui se fait chez nous. Chacun, dans notre petite sphère, renonçons à acheter des marchandises anglaises et faisons vivre de préférence nos ouvriers français. Chaque pièce de cent sous donnée pour des tissus étrangers, ce sont deux ou trois journées de moins pour un père ou une mère de famille qui restent sans ouvrage à nos portes. Nous croyons y gagner un peu, mais notre pays y perd beaucoup, et bientôt nous serons punis nous-mêmes, par la malaise général, de cette économie mal entendue. Ainsi, je le répète, que chacun soit le douanier de sa maison et le petit protecteur de notre travail national. Et surtout, point de ces modes qui, en France, se propagent comme une fièvre et qui pourraient nous faire croire du jour au lendemain qu'on ne sera bien mis qu'avec des étoffes anglaises.

« Ce que nous pouvons faire pour notre consommation privée, certains manufacturiers pourraient et devraient le faire sur une plus grande échelle pour leur industrie. Il est fâcheux de voir qu'il y a eu parmi eux

une sorte de sauve-qui-peut, et que plusieurs n'ont cherché qu'à élargir encore les entrées, au risque de sacrifier leurs voisins. Qu'est-il résulté des importations en franchise de marchandises étrangères à charge de réexportation ? Pour les maîtres de forges, la concurrence des fers anglais affranchis de tous droits, mal compensée par le bénéfice des constructeurs. Pour nos fileurs et nos tisseurs, une perte annuelle qui s'élève déjà à quatre ou cinq millions, et qui pourra monter à dix ; au lieu d'en profiter, nos imprimeurs, dont les tissus sont moias bons ont vu diminuer la clientèle que leur assurait, bien avant le traité de commerce, la qualité exceptionnelle de nos produits, jointe à l'élégance de nos dessins.

« Eh bien, au lieu de courir au meilleur marché, qui est souvent trompeur, que partieliers et industriels s'imposent au besoin quelque sacrifices pour soutenir le travail national. Dans les conditions où se trouve la France, il est indispensable que les consommateurs, qui sont tous producteurs, consentent, je le répète, par une sorte d'assurance mutuelle, à se garantir les uns aux autres la vente de leurs produits. Car la ruine d'une seule de nos grandes industries serait un malheur public une destruction de capitaux dont le pays entier souffrirait, et qui équivaldrait à la perte d'un de nos plus riches départements.

« Sans nul doute, si demain s'ouvrait un emprunt pour faire la guerre à l'Angleterre, en un instant la liste se couvrirait de signatures. Or, au lieu d'avoir pour nos voisins une haine aveugle, imitons les qualités qui font précisément leur puissance et la cause secrète de notre jalousie. Apprenons à comprendre nos intérêts, à les discuter avec calme et impartialité, mais avec d'autant plus de force. Apprenons à nous unir, à nous entendre pour faire nous-même nos affaires. Agriculteurs, cessons de nous croire ennemis de l'industrie : industriels, renonçons à tout privilège aux dépens de l'agriculture. Notre travail a besoin de la même protection ; notre prospérité est solidaire et tient aux mêmes causes. Alors nous serons capables de faire davantage par nous-mêmes ; nous ne serons plus obligés de tout attendre, prospérité ou malaise, des décisions du Gouvernement, et ces décisions, il n'y aura plus de raison sérieuse pour les prendre sans consulter ceux qu'elles intéressent. C'est là un nouveau genre de patriotisme à développer, non plus sur les champs de bataille, où nos soldats sont toujours braves, mais dans notre vie de tous les jours, où nous oublions trop souvent que ce n'est pas au Gouvernement tout seul, mais à chacun de nous, de prendre en mains et de servir les vrais intérêts de notre pays.

E. KELLER, *dép. du Haut-Rhin.*

Ceux qui gâtent le métier.

Dans toute profession libérale, industrielle ou commerciale, il y a l'individu qui *gâte le métier*.

C'est celui qui, dans l'exercice de sa profession sortant des conditions normales où cette profession s'est toujours exercée, en rend au voisin l'exploitation plus difficile.

Le cocher de fiacre qui, pris à l'heure, poussé au galop ses chevaux étiques, *gâte le métier*.

L'employé d'administration qui consacre aux affaires du bureau tout son temps, toute son application et toute son intelligence, *gâte le métier*.

Le débitant qui livre au public d'excellentes consommations à vil prix, à prix réduit, *gâte le métier*.

Gâtent le métier : l'avocat qui sacrifie les honoraires sur l'autel du désintéressement ;

Le médecin qui, gratis et dans l'intérêt seul de la science, soulage les maux de ses frères en Dieu ;

Le tailleur à crédit illimité ;

L'usurier renouvelant les billets à l'échéance ;

Le ténor payant pour produire à la scène ;

Le maçon acceptant augmentation de travail et diminution de salaire ;

Le filou passé maître, bornant son ambition au vulgaire foulard ;

Le concierge parlant au locataire bonnet bas ;

Le propriétaire tolérant le piano dans son immeuble ;

Et tant d'autres, et tant d'autres qui m'échappent en ce moment, mais après lesquels il est inutile de courir.

Il ne faut pas confondre avec ceux qui *gâtent le métier* les novateurs hardis qui révolutionnent et transforment.

Quand M. de Girardin mit la *Presse* à quarante francs, de tous côtés on lui criait : « *Vous gâtez le métier !* »

Il ne gâtait pas, il transformait.

Alors que parurent en France les premières voies fermées, aubergistes de grand chemin, commissionnaires en marchandises, entrepreneurs de roulage accéléré, à tue-tête criaient : « *On gâte le métier !* »

On ne gâtait pas, on révolutionnait.

Gâter le métier ! Cette expression, frisant de bien près l'argot des faubourgs, n'a pas une acceptation si haute, et ne se rencontre guère que dans la bouche d'un confrère blessé ; il y a surtout de l'aigreur dans ces trois mots : *gâter le métier !* (peut-être à cause de l'accent circonflexe)... Mais il ressort de quelques exemples cités plus haut qu'on aurait le tort de les prendre dans un sens littéral.

Ceux qui *gâtent le métier* n'ont jamais rien *gâté* ; étant l'exception infime, imperceptible leur influence est nulle, et leur façon de procéder différente des autres, demeure sans effet.

Un seul métier me semble sérieusement compromis par ceux qui le *gâtent*, c'est le métier d'homme de lettres.

La raison en est bien simple : là, tout le monde *gâte le métier*, tout le monde, sans exception cette fois !

J'ai fait un drame à mes moments perdus ; ce drame ne vaut rien ou pas grand-chose, mais, à défaut de talent, je possède une fortune assez ronde. J'offre de payer la mise en scène, les réclames, les affiches, j'indemniserai le théâtre pour la perte de temps ; je remplirai la salle cinquante, soixante fois de suite à grand renfort de deniers sonnaut... *je gâte le métier*.

Ou bien, c'est un roman que je viens d'écrire, dont aucun éditeur ne veut entendre parler ; je m'édite moi-même ; j'imprime à mes frais, sur papier de luxe, avec vignettes et eau-forte... *je gâte le métier*.

L'homme qui abuse d'une position ou d'une parenté illustre, ou d'une influence, ou d'une camaraderie quelconque pour mettre au jour ses élucubrations bonnes ou mauvaises, *gâte le métier*.

Le débutant *gâte le métier*, qui donne pour rien sa copie, afin d'obtenir un tour de faveur.

Un jeune compositeur que je pourrais nommer, a payé quinze cents francs un livret d'un auteur connu ;

ce jeune homme a *gâté le métier*. Pour sa punition, le livret s'est trouvé pitoyable.

Gâtent le métier les auteurs dramatiques qui, se formant en société pour exploiter une scène, élèvent autour d'elle une barrière infranchissable aux autres.

Gâte le métier le vaudevilliste qui flatte les instincts grossiers du public; qui, visant au gain, vise au scandale, plein de mépris pour les choses de l'art pur.

Gâte le métier l'administrateur de journal qui distribue des primes d'abonnement. Insatiable est l'abonné; donnez-lui cette année une bourse, il la voudra pleine d'or au renouvellement prochain.

Gâtent le métier, en le déconsidérant aux yeux de la foule, les ergoteurs de brasserie, piliers de café, culottiers de pipe, buveurs d'absinthe, tous ceux de la bohème paresseuse qui pourraient produire et ne produisent pas.

Gâtent le métier, en le rendant ridicule, les petits bon hommes gentils, à raies et à barbiches, qui lisent leurs vers, le soir, chez les comtesses, noircissent d'impromptus leurs albums dorés et font pour elles des comédies de paravent.

Gâtent le métier en l'aviissant ceux qui vendent leur plume, trafiquent de leur conscience et combattent pour qui les paie.

Il n'est pas jusqu'à ces rares esprits, de tous admirés, restés toute leur vie fidèles au culte du beau idéal, qui ne *gâtent le métier* autant que les autres...

Leur petit nombre est une antithèse injurieuse à l'immense majorité des indignes.

Les ambitieux, les intrigants, les vaniteux, les humbles (?), les forts, les faibles, les riches, les pauvres, les mal-vêtus, les gandins, les travailleurs, les paresseux, les croyants, les sceptiques, tout le monde *gâte le métier* en littérature, tout le monde!

Étonnez-vous après cela si le métier ne vaut rien!

GABRIEL GUILLEMOT.

FEUILLETON:

FREDERIC OU LE JEUNE BATELIER.

I.

(SUITE ET FIN.)

Cependant Frédéric ne tarda pas à s'apercevoir que sa besogne différait essentiellement des promenades à cheval et des exercices de voltige qu'avait rêvés sa jeune imagination. Il fallait simplement que son cheval eût des jarrets d'acier et des muscles de fer pour tirer, tirer encore une barque de longueur démesurée, et cela, sans relâche, du matin au soir. Inséparable compagnon du pauvre quadrupède, dont il partageait les fatigues, Frédéric apprit, par un rude apprentissage, que le batelier de canal, pour son début, au lieu de plaisirs, était gratifié d'écorelures, à la partie postérieure de corps, et de bon nombre de callosités, de gerçures et d'enflures aux mains. Mais ces épreuves du métier ne furent pas de longue durée. Au bout de quelque temps, la santé du jeune homme fut plus vigoureuse que jamais. De plus, les bateliers, peu cérémonieux, par état et par

caractère, ne lui ménageaient pas les coups de pied de l'amitié et se le lançaient l'un à l'autre, comme ils auraient fait d'un chat ou de tout animal de bonne composition; et ils riaient aux éclats, pendant ce joyeux passe-temps, parce qu'ils remarquaient que le petit bonhomme, plein d'adresse, ne manquait jamais de tomber sur ses pieds, sans se faire le moindre mal. Il va sans dire que ces bateliers ne pouvaient se passer de cet habile acrobate. Le cuisinier noir, gras et gros gaillard, qui se piquait surtout de faire d'excellentes galettes, et de chanter mieux que personne les hymnes de l'Eglise, ne se contentait pas de mettre de côté pour lui quelques restes ou bribes de pâtisserie sucrée; il donnait encore des soins assidus à son éducation morale et religieuse; et, comme il était lui-même très ignorant, ses méprises et ses bévues prêtaient fort à rire aux bateliers.

Mais la vie aventureuse du pauvre Frédéric ne l'avait pas changé au fond du cœur; c'était toujours le même honnête petit garçon, qui n'avait jamais souillé sa bouche d'un jurément ou d'un blasphème, et cette abstention était d'autant plus méritoire que les mauvais exemples fourmillaient autour de lui. Il n'était pas moins exemplaire à l'endroit des liqueurs et des spiritueux; pendant longtemps, vains furent les assauts livrés à sa tempérance; et quand on lui disait, — Avale-moi cette goutte où mâche ce chinois, pour devenir un homme! — l'enfant se rappelait toujours les sages avertissements de sa mère et restait fidèle aux promesses qu'il lui avait faites. C'était, surtout, dans des trajets monotones et tristes, s'effectuant le long des forêts d'une incommensurable étendue, qu'il se rappelait les moments d'ineffable douceur passés dans un humble réduit, dont l'amour de sa mère avait su faire un paradis; et ce souvenir du foyer domestique exerçait sur lui une influence salutaire. Là, sa mère avait coutume de s'asseoir; c'est dans ce coin qu'était placé son petit lit à lui; c'est dans cette chambre que sa sœur avait fait son premier pas; c'est près de ce crucifix qu'il récitait, matin et soir, ses prières. Toutes ces circonstances lui rappelaient de saintes résolutions et le retrempaient dans les eaux salutaires des pensées spirituelles.

Mais aujourd'hui, combien il paraît fier et triomphant! c'est qu'il revient de bien loin, à cette heure, avec une bonne conscience et une bourse bien garnie, et, comme il a pu obtenir un congé de quelques jours, il court aussitôt à la maison de sa mère.

Pauvre Frédéric! Quelle triste nouvelle t'y attend! La petite fée, qui par ses malices égayait le foyer domestique, l'a quitté pour toujours; Jenny n'est plus!... Vainement écoute-t-il avec une anxiété fiévreuse, comme si le bruissement de pas légers allait lui rendre une présence bien-aimée; mais il cesse bientôt d'espérer, bien qu'il ne puisse se convaincre de ce coup foudroyant. Car le corps de marbre de l'enfant est déjà rendu à la

terre. Dans sa douleur amère, il se fait répéter plusieurs fois la triste nouvelle qui lui navre le cœur ; mais enfin, le doute n'est plus permis ; il se jette au cou de sa mère, plus pâle, plus malade et plus triste que jamais, le presse étroitement dans ses bras.

Que nous nous faisons peu l'idée de l'état moral d'une mère qui veint de perdre son enfant !... Mistress Sandford par exemple, est pauvre ; elle travaille à outrance, la petite fille qui l'a quittée devait être une grande charge pour cette humble besogneuse.—Des voisins sensibles vont jusqu'à dire qu'il vaut mieux pour la pauvre femme l'avoir perdue sitôt, que c'est un bonheur aussi pour l'enfant. Hélas ! peut-être, cette enfant était-elle la goutte de rosée qui rafraîchissait le sentier de la vie triste et désolée de sa mère !... car cette même petite enfant, avec ses yeux d'une douceur angélique, avec ses mille inflexions de voix caressantes, touchantes, mélodieuses comme le gazouillement d'un oiseau, avec son léger babil, interrompu de temps en temps, par les lutheries d'un démon ou par les caresses d'un cœur aimant, avait transformé une solitude rude et sauvage en un riant Eden, et, tous les jours, dans le secret de son bonheur, la mère ravie, en serrant son enfant contre son cœur, s'était proclamée la plus heureuse des femmes.

Pauvre mère !... Quelle joie, pourtant, elle éprouvait aujourd'hui, à travers sa peine, en se trouvant réunie à son jeune fils ! C'était dans les épanchements de leur douleur commune qu'ils trouvaient quelque consolation. Que d'heures se passèrent à rappeler les souvenirs que le cher ange envolé avait laissés après lui dans cette triste demeure ? Que de fois ils arrosèrent de leurs larmes le petit chapeau de paille fané, qui jamais n'était resté plus de deux minutes tranquillement posé sur la tête frisée de ce symbole vivant du mouvement perpétuel. Le fils et la mère vénéraient comme des reliques les dessins informes que ses petits doigts avaient tracés sur les murs ou sur les portes, et, en regardant les restes de divers objets que, dans ses jeux bruyants, elle avait brisés ou mutilés, ils s'aidaient mutuellement à refaire la légende naïve des premiers pas de l'enfance.

Mais la douceur de ces entretiens ne suffisait pas pour rendre à la pauvre mère les forces que la misère et les chagrins lui avaient fait perdre : elle dépérissait à vue d'œil. La pieuse et chère âme avait opposé au mal le courage d'une chrétienne ; mais, enfin, le mal fut le plus fort, et il lui fallut se mettre au lit pour ne plus se relever. Pendant cette épreuve suprême, Frédéric se montra la plus assidue, la plus prévenante, la plus vigilante des garde-malades : Il ne quitta pas le chevet du lit de celle qu'il aimait plus que lui-même. Les voisins, non plus, ne ménagèrent ni leurs soins ni leurs bourses ; ainsi ils s'entendirent adroitement pour donner à l'enfant la nourriture qui lui était nécessaire, et à la mère, les médicaments qui étaient prescrits par le mé-

decin du lieu ; mais chose étrange ! ces médicaments, proclamés infaillibles sur les splendides étiquettes qui leur servaient d'enveloppes, n'amènèrent à leur suite aucune amélioration dans l'état de la malade ; ses forces s'en allèrent toujours en déclinant. Enfin, par une paisible matinée d'automne, Frédéric, ayant pris entre les siennes la main de la pauvre mourante, tressaillit, en la sentant humide et glacée ; saisi de terreur, il lève la tête, dans une angoisse inexprimable, et arrête ses yeux sur le visage de sa mère non-seulement glacé, mais encore emprunt d'une pâleur effrayante. Cependant l'aspect en était doux et calme comme celui d'un enfant endormi. Il s'élança sur le lit, couvre les lèvres de doux baisers ; rien ne répond à son étreinte.—Alors, il comprit que le cœur de sa mère ne battait plus... que son âme s'était envolée vers Dieu !...

II.

Quelques mois après les événements que nous venons de raconter, le petit Frédéric se promenait nonchalamment dans les rues de Cincinnati. Depuis la mort de sa mère, il était allé reprendre son poste au bateau de canal ; mais, à l'heure qu'il est, hommes et chevaux faisaient chômage, pour ne recommencer leur travail qu'au retour du printemps. On avait bien dit à Frédéric de se pourvoir ailleurs, en attendant, mais qu'il ne trouverait pas facilement de l'ouvrage, parce que chacun a ses affaires. Au reste,—comme nous savons s'il est intelligent,—nous pensons qu'il saura bien s'ingénier et nous restons tranquilles sur son compte. Cependant il n'avait pour toute fortune, ce jour-là, qu'une demi-douzaine de piastres et la liberté, et c'était un triste jour de décembre, froid, humide et sombre. L'air était imprégné de ces vapeurs subtiles qui se glissent sous nos habits et dans nos chaussures, et nous causent les douleurs les plus cuisantes, après avoir d'abord exercé leurs ravages sur les parties de notre être le plus exposées à leurs malignes influences, comme le nez, les pieds et les mains, et il ne faudrait rien moins pour les dissiper que le feu bienfaisant et les gais et doux propos du foyer domestique. Mais le pauvre Frédéric n'avait ni l'un ni l'autre de ces nécessaires réconforts.

On était à l'approche de Noël ; et toutes les boutiques des confiseurs avaient pris leur air de fête : ici des pyramides de sucre candi éblouissaient par les étincelles qu'elles lançaient ; là, l'œil était charmé par des groupes de gâteaux glacés, de fruits et de fleurs confits, imitant la nature à s'y méprendre. Autour de ces belles boutiques se pressaient une foule de petits garçons et de petites filles, jetant, à droite et à gauche, des regards d'admiration, parlant avec une loquacité intarissable, tandis que leurs papas et leurs mamans discutaient gravement les mérites des trompettes de fer-blanc, des poupées et des poupards, des bêches et des râtaux, des brouettes et des locomotives.

Au milieu de ce mouvement et de ce brouhaha, de ces cris de plaisir et de triomphe poussés par les enfants, notre petit héros seul était triste ; lui seul était isolé ; mais ce contraste pénible n'était pas fait pour triompher de la fermeté de son âme. Etranger à la joie générale, il résolut de s'occuper de ses affaires personnelles. Il sonna d'abord à la porte la plus proche de l'endroit où il se tenait ; puis comme à sa demande d'être employé dans la maison il lui fut répondu qu'on ne pouvait donner ni place ni occupation à qui que ce fût, il continua de sonner à plusieurs autres portes, sans avoir plus de succès. Fatigué de ces refus successifs, Frédéric voulut tenter une autre chance ; il s'adressa aux boutiquiers affairés, espérant qu'un aide pourrait leur être utile ; mais il ne fut pas plus heureux dans ces offres que dans les précédentes.—Un d'eux, lui avait durement répondu qu'il aurait pu l'occuper, s'il avait été plus grand ;—un autre lui avait demandé s'il savait la tenue des livres ;—un troisième plus charitable lui avait indiqué le marchand du coin, comme cherchant un petit garçon de service ; mais quand il se présenta chez celui-ci, ce marchand venait de s'arranger avec un jeune homme, il y avait quelques heures à peine.

Après ces refus et ces désappointements successifs, le pauvre enfant s'assit, le cœur contrit, au pied d'une balustrade en fer, placée devant une maison de belle apparence, et se prit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire. Il était près de cinq heures ; la température était triste et sombre ; un ciel de plomb donnait à tous les objets une couleur terne et morne, et la nuit s'avançait à grands pas. La neige ne tarda pas à tomber, et ce ne fut pas sans une secrète admiration qu'il contempla ses longs flocons, semblables à de belles plumes blanches descendant avec grâce et lenteur du ciel sur la terre. Tout à coup, une troupe bruyante d'enfants de son âge passa rapidement auprès de lui, en riant aux éclats, et, puis derrière eux et comme pour servir de contraste à cette troupe joyeuse, parut une femme en deuil.—Il lui vint à l'esprit qu'elle avait beaucoup de l'air et de la tournure de sa mère.—Mais tous ces passants ne s'arrêtaient pas ; personne ne s'inquiétait de lui ; il était seul, abandonné sur cette terre humide et glacée. Peu à peu il se ressentit de cette sourde douleur et son état mental tenait du rêve et de la vision.

Tout à coup, derrière lui, à deux ou trois pas de distance résonne sur les dalles humides un pas léger, et, presque en même temps, une voix douce, une angélique voix enfantine prononce doucement cette question affectueuse :—Comment vous portez-vous ?—Surpris, Frédéric se retourne vivement et aperçoit près de lui une petite fille de deux ans environ, d'une figure ravissante, encadrée dans de longs cheveux blonds. Le teint de cette enfant était d'une blancheur éblouissante, et ses yeux étaient pleins d'une si douce sérénité, que Fré-

déric fut tenté de voir en elle un ange descendu du ciel pour le consoler. Elle portait une pelisse bleue, bordée de duvet de cygne.—La petite fille s'avança vers lui en trotinant et lui présenta avec un doux sourire une belle poupée de cire, toute brillante de soie, dont elle paraissait fort empressée de lui procurer la connaissance. Frédéric pensa à la sœur qu'il avait perdue, et ses yeux se remplirent de larmes. L'enfant avança une petite main mignonne comme pour les essuyer, tandis que de l'autre elle lui présentait toujours sa chère poupée de cire, en lui disant :—Non, non, pas pleurer.

Dans ce moment, la porte de la maison s'ouvrit, et une dame richement vêtue s'élança dans la rue en s'écriant :

—Mary, petite méchante, comment vous trouvez-vous ici ?

Puis, s'arrêtant tout court, elle jeta un regard inquiet sur Frédéric et lui dit :

—Et vous, que faites-vous en ce lieu ? Quels sont vos parents ?

—Je n'ai point de parents, Madame, dit, d'une voix étranglée par les larmes, Frédéric en se relevant ; ma mère est morte. Je m'étais assis là pour me reposer un instant.

—Eh bien ! éloignez-vous alors, reprit durement la dame.

Mais la petite fille se plaça devant sa mère, et dans son gentil petit baragouin mignon, anglais de sa façon, elle s'efforçait d'apprendre à Frédéric qu'elle était résolue à lui donner sa belle poupée de cire, qui, dans ses idées, devait infailliblement le guérir de tous ces chagrins.

La dame attendrie fouillait pendant ce temps-là dans sa poche. Elle en tira un écu qu'elle jeta à Frédéric.

—Avec cela, mon garçon, dit-elle, vous aurez un souper et un gîte, et demain, peut-être, trouverez-vous une place.

Et, en achevant ces mots, elle rentra précipitamment dans la maison, entraînant sa petite fille après elle, et en ferma la porte.

Frédéric n'était pas à court d'argent ; aussi, ce fut sans empressement et le cœur bien gros qu'il ramassa l'écu qui lui avait été jeté.

Cependant les nuages s'étaient de plus en plus épaissis ; la rue devenait plus déserte, et la bise avait séché les larmes sur la joue du pauvre enfant, pendant qu'il marchait à pas lent à travers une demi-obscurité.

—Je puis toujours, se dit-il, retourner au bateau du canal ; là je trouverai le cuisinier, qui m'a dit que je reviens coucher auprès de lui, si je n'avais pas le bonheur d'obtenir une place.

Et, ranimé par cette pensée, il pressa le pas.

Comme il passait auprès d'un café étincelant de la lumière du gaz, il entendit plusieurs voix qui l'appelaient

par son nom. Frédéric s'arrêta. Une caresse, la vue même d'un chien ami lui eût fait plaisir, en ce moment : aussi, il fut enchanté quand il reconnut l'organe bruyant de plusieurs braves garçons, naguère employés, comme lui à la manœuvre du bateau du canal. Ils le traitèrent comme une vieille connaissance, en l'invitant à venir prendre place près d'eux, dans le café où ils étaient attablés. L'éclat des lumières et la chaleur d'un calorifère bien entretenu, exerçaient déjà sur le nouveau-venu leur bienfaisante influence, et les figures épanouies de ses camarades, leur air vif et joyeux ne tardèrent pas à dissiper la tristesse dont ses traits étaient empreints.

Ils le raillèrent d'abord sur sa mine piteuse ; puis il s'accordèrent tous, en ce point, qu'il lui fallait boire quelque chose de bien chaud pour le ranimer et lui faire recouvrer sa gaîté ordinaire.

Frédéric hésita un moment ; mais il était si fatigué, si abattu, et l'eau-de-vie brûlée flamboyant au-dessus de sa tasse de sucre promettait un breuvage si doux et si savoureux, qu'il ne résista pas à la tentation.

—Et puis, s'était-il dit, qui s'inquiète de moi aujourd'hui ? Et moi, hélas ! je n'ai non plus à m'inquiéter de personne.

Ce disant, il approcha de ses lèvres, et pour la première fois de sa vie, un verre plein du spiritueux convoie.

Le changement qui s'opéra en lui, aussitôt qu'il eut vidé son verre, fut aussi prompt qu'imprévu. Frédéric n'était plus ce jeune homme froid, timide, découragé, désespérant de son avenir ; il était maintenant plein d'ardeur, de fougue et d'audace, prêt à braver tous les dangers, à surmonter tous les obstacles. Aussi ne tarda-t-il pas à prodiguer les fanfaronnades, à rire bruyamment, sans cause apparente, à centupler par les vantardises les écus qu'il faisait sonner dans son gousset, et à bâtir sur cette base fragile les plus beaux châteaux en Espagne.

Pendant ces démonstrations puérides, les jeunes gens échangeaient entre eux des œillades significatives ; l'état de Frédéric pouvait s'aggraver par de nouvelles libations. Un d'eux proposa de sortir pour voir les boutiques. Tous les trois se trouvaient en proie à une grande surexcitation ; mais Frédéric, qui s'était jusqu'à ce jour abstenu de toute espèce de spiritueux, les distrayait de toute sorte. S'ils chantaient, il criait ; s'ils riaient, il rugissait, et il se disait de bonne foi que jamais il n'avait su trouver dans son esprit à dire d'aussi jolies choses. Fatigués de leur promenade, nos joyeux compagnons s'enfoncèrent dans une troupe de jeunes gens qui se tenaient fort serrés l'un contre l'autre, auprès de la boutique d'un confiseur, et, comme à l'ordinaire les coups de coude et les coups de poing se succédèrent avec une rapidité étourdissante, Frédéric, par l'éclat de ses faits et gestes, fut distingué très-particulièrement. Dans

cette bagarre malheureusement, un incident servit à mettre en relief sa vigueur et sa résolution : un jeune homme, plus grand que lui de toute la tête, et confiant dans la supériorité de sa force, étant venu se mettre devant lui, avec le dessein très visible de lui cacher la vue de cette boutique qui attirait tous les regards, notre héros donna à ce provocateur un coup de tête si vigoureusement appliqué dans le milieu des épaules, qu'il le fit tomber à travers un carreau-glace de la porte-fenêtre, puis rouler tout étourdi sur le parquet. Cette lourde chute fut le signal d'un *sauve qui peut* désordonné, chacun ne s'occupant que de soi-même ; d'où il résulta que, comme Frédéric, qui ne possédait pas la moindre notion pratique sur cette retraite, si admirablement pratiquée par ses camarades de désordre, fut arrêté très aisément et confié aux soins d'un officier de paix, qui le conduisit sans cérémonie à un corps-de-garde, où on le renferma jusqu'au lendemain matin, moment où il comparut devant le constable chargé de lui faire subir un interrogatoire, à la suite duquel il fut envoyé en prison.

Frédéric n'était plus ivre : il lui semblait qu'il sortait d'un rêve. Au souvenir de sa conduite, il rougissait de honte, et son cœur était en proie aux remords. Ainsi donc, il avait violé la promesse qu'il avait faite à sa mère : il avait bu ! Ah ! son cœur frémissait d'horreur quand il rappelait à sa mémoire toutes les misères qui découlaient de ce seul mot : boire !... Et il était en prison.—La prison ! ce lieu déshonorant que sa mère lui avait représenté comme la dernière étape d'une vie honteuse et abjecte.

Dans la soirée du jour suivant, le pauvre garçon s'étendit sur un lit très dur, ayant eu soin auparavant de mettre sous sa tête son petit paquet, qui contenait le peu d'argent qu'il possédait, ses modestes effets très peu nombreux malheureusement, et le livre de sa mère. Mais, bien qu'il en eût besoin, le sommeil refusa, pendant plusieurs heures, d'étendre sur lui son influence bienfaisante ; il ne vint enfin, qu'après que le jeune prisonnier se fut épuisé en gémissements et en larmes.

Le lendemain matin, Frédéric s'éveilla, l'âme triste, découragée, et le corps endolori par un léger frisson : les événements des deux nuits précédentes se retraçaient avec force à son imagination, et un ciel gris, des murs humides et des fenêtres garnies de fer, n'étaient faits ni pour ranimer son courage, ni pour consoler sa douleur. Par un contraste dérisoire, il voyait en même temps, en esprit, l'intérieur du foyer domestique d'autrefois ; les rideaux blancs, si propres, qui ornaient le lit et les fenêtres de la chambre paisible de sa mère, et, tout près de ce lit, le berceau de son enfance. Il lui sembla encore, dans cette apparition rétrospective, qu'il revoyait sa mère, sa bonne mère, attachant sur lui avec amour ses yeux bleus si tendres et si doux.....

Au bout de quelques instants, le geôlier entra et

parut réellement affecté de la douleur de l'enfant ; aussi lui dit-il tout ce qu'il put trouver dans son esprit pour le consoler un peu. Puis dans l'après-midi, et, comme pour corroborer par un exemple les sentiments d'hostilité qu'il avait toujours montrés à l'égard du système cellulaire, cet honnête geôlier introduisit dans la chambre de Frédéric un petit jeune homme, afin, disait-il, de lui tenir compagnie et de le distraire. Ce fut une pitié cruelle ; car, pendant que notre pauvre prisonnier avait été abandonné à ses souvenirs, il s'était montré triste, sans doute, mais, du moins, ni ses mœurs ni son caractère n'avaient reçu aucune atteinte, tandis qu'un mauvais contact pouvait gravement lui nuire !... — Mais voyons tout de suite, par le portrait fidèle du nouveau-venu, ce que nous devons augurer de la visite intempestive amenée par le consolateur maladroit.

Ce jeune homme avait environ quatorze ans, mais sa taille était inférieure à son âge. Ses yeux gris étaient petits et pétillaient de malice et de finesse, et en louchant légèrement, ils rendaient plus piquant encore l'effet général de sa physionomie. D'ailleurs, il n'était pas dépourvu d'esprit, orné par beaucoup de talents d'un certain genre : talents dont on se fait facilement l'idée, quand on apprend qu'ils ont été acquis par une pérégrination quotidienne à travers les rues, pendant plusieurs années, sans avoir d'ordre à exécuter que ceux qu'il se donnait lui-même ; de plus, ce petit misérable était de cette race abandonnée, qui n'a ni conscience, ni principe, ni foi, ni loi, et qui se rit de la justice divine, aussi bien que de la justice humaine. S'il allait quelquefois à l'église, c'était pour se moquer des cérémonies de la religion et de ses ministres, ou pour imiter, de la façon la plus ridicule, la voix des chœurs et parodier le débit des prédicateurs. On le voyait tour à tour aux fêtes de campagne, à l'établissement d'un camp, à l'ouverture d'une séance, à toute grande réunion populaire en un mot, parce que, là, il trouvait non-seulement une immense variété de modèles dont il donnait tout d'un coup des copies d'une vérité frappante, mais encore des profits plus illicites ; du reste, fertile en expédients, quand la misère l'étreignait ; habitué, estimé dans tous les cabarets et estaminets qu'il fréquentait, car, pour le culotage des pipes, pour les diverses manières de fumer et de chiquer, il n'avait pas son pareil ; et cette science populaire, d'une utilité si générale, il la possédait depuis l'âge de six ans ; il était, en outre, parvenu à une classification méthodique des liqueurs, d'après leurs affinités hygiéniques ; ce qui le constituait naturellement l'oracle des buveurs novices. Aux cartes, aux dés, au billard, il avait conquis une supériorité transcendante. Aussi, tout coup douteux était soumis à sa décision, et la sentence qu'il rendait avait force de loi.

Tel était le compagnon, appelé Dick Jones, entre parenthèse, dont le geôlier avait gratifié notre petit

Frédéric. Ce phénix des désœuvrés ne faillit pas à sa réputation, dans cette circonstance : il fit briller, tour à tour, aux yeux de notre héros, les drôleries les plus désopilantes, les originalités les plus inattendues d'un esprit éminemment excentrique ; il revêtit d'une forme si pittoresque les paradoxes les plus ébouriffants, que Frédéric commença à croire, sur la déclaration magistrale de ce triomphateur quotidien, que l'emprisonnement n'était qu'une peine légère, et, était-ce une peine encore ?...

Dick Jones s'aperçut facilement de la métamorphose qu'il venait d'opérer, et il n'eut aucune peine à décider Frédéric à lui raconter par quelle aventure il avait été mis en prison. A la conclusion de son récit, on le comprend, le narrateur naïf fut proclamé par l'auditeur un niais dans toute la force du terme. Et Dick se prit à rire du meilleur de son cœur, de la simplicité du pauvre compagnon qui, par sa bonne foi, avait acquis un droit à sa protection très haute. Le mauvais rire de Dick était communicatif, et Frédéric ne put s'empêcher de rire, aussi haut que lui, de lui-même.

Frappant exemple d'une vicieuse influence !... Les scènes que Frédéric, le matin encore, s'était rappelées avec confusion, et qui avaient fait naître en lui de si cuisants remords, maintenant lui semblaient du dernier ridicule ; et ces mêmes farces dont il eut rougi en aucun autre temps ne lui paraissaient plus, cet après-midi, que d'agréables espiègleries.

Cependant, par un mouvement de prévision instinctive, aussitôt que Dyck était entré dans sa chambre, Frédéric avait poussé du pied son petit paquet sous le lit de peur qu'il n'excitât la curiosité et ne provoquât des questions qui eussent pu être embarrassantes. Pour la même cause, il supprima dans son récit tout ce qui avait rapport à sa mère, et au saint temps de son enfance à lui-même ; et bientôt il s'aperçut que cela n'avait pas été une précaution inutile, car, ayant eu occasion de dire à son camarade que sa mère avait coutume de défendre certaines choses, le maître par excellence, le seigneur Dyck Jones l'admonesta aussitôt.

— Eh bien ! pour ma part, s'écria le petit drôle, je ne me souciais guère des défenses de ma chère maman, et je n'étais pas plus haut que mon genou que je la volais lestement.

— Voler votre mère ! s'écria Frédéric, saisi d'horreur.

— Mais oui, nigaud, pourquoi pas ? c'était un des bons tours de ce temps-là. Je profitais du moment où la brave femme avait le dos tourné ; je mettais prestement la main sur son whisky et sur son sucre, et le tour était fait... ou s'il m'arrivait d'être pris en flagrant délit, elle me jetait les pincettes dans les jambes, et, de mon côté, je ripostais en lui lançant la pelle à travers les siennes, ce qui nous mettait manche à manche en attendant la belle.

« Malheur à l'homme, dit Goëthe, dont la mère, par sa conduite, n'a pas su lui faire respecter toutes les mères ! »

L'éducation du pauvre Frédéric fit des progrès rapides sous cet habile professeur. Il passait des heures entières à lui entendre raconter toutes sortes d'histoires différentes; mais toutes étincelaient de verve, pétillaient d'esprit et le faisaient rire aux larmes par les singeries et les bouffonneries irrésistibles qui s'y trouvaient mêlées. Aussi, une tête plus forte que celle du naïf Frédéric aurait succombé à la tentation qui lui était si habilement tendue.

Dick avait fréquenté les théâtres, et cela avec tant de fruit qu'il pouvait réciter par cœur un grand nombre de pièces. Puis il était si fort en tours d'adresse, que, pendant leurs jours de prison, il avait enseigné à Frédéric, par manière de délassement, les principaux jeux de cartes qu'il connaissait à fond. Ce fut tout un monde nouveau ouvert à la curiosité avide de son élève que ce monde de cartes, avec ses personnages historiques jetés au milieu des combinaisons innombrables des calculs et des hypothèses. Frédéric avait des dispositions pour ce passe-temps ingénieux; il commença par aventurer un mince enjeu. C'était la première lueur de cette flamme, qui, une fois allumée, ne peut plus s'éteindre !...

Elle n'est jamais douteuse l'issue d'une partie engagée entre un apprenti joueur et un joueur consommé: au bout de quelques jours les économies de Frédéric allèrent se loger dans le gousset de son professeur. Pour être juste, Dick se montra digne de sa fortune, en ajoutant à la maigre pitance de la prison plusieurs mets succulents qu'il se faisait un plaisir de partager avec son élève. Il s'était montré, d'ailleurs, fort avisé, en apportant dans la prison la base de tout bon repas, suivant lui, une énorme bouteille de bon vin, sa compagne inséparable. Mais Dick était généreux: au vin il donna pour auxiliaires des citrons, du sucre, et des gouttes de menthe, dans le but d'en composer avec de l'eau chaude une délicieuse boisson. C'était là le secret, le fatal secret d'endormir la conscience et la mémoire, de transformer le remords poignant en une joie délirante; c'était là, en un mot, toujours d'après Dick, l'infailible moyen de devenir un franc larron, un gaillard solide.

Mais Frédéric est-il donc perdu sans retour?... Tous les principes de religion que lui avait donnés sa mère sont-ils donc à jamais effacés? Non, non pas encore. Il ne donne, sans doute, extérieurement, aucune marque de piété, mais de bons sentiments germent au fond de son cœur. Plusieurs fois, bien des fois, la nuit, quand son tentateur dormait, couché à ses côtés, il s'est agenouillé pour prier Dieu, et il a senti sur son front la main tutélaire de sa mère; il a répandu des larmes causées par les remords, et s'est effrayé lui-même du funeste changement qu'il a subi. Que de fois, aussi,

n'a-t-il pas rêvé à sa mère, à sa sœur, vêtues de blanc, belles comme des anges et s'avancant à sa rencontre! Mais entre lui et elles s'ouvre un gouffre qui s'élargit, s'élargit toujours; et autour planent des ténèbres qui s'épaississent de plus en plus, jusqu'à ce que la lumière soit complètement disparue.

Plus recueilli dans le silence de la nuit, Frédéric formait les plus belles résolutions: il ne devait plus boire, plus jurer, plus rire des plaisanteries triviales de Dick le tentateur. Mais ces belles résolutions de minuit n'avaient ordinairement pour résultat que de faire rire de joie les anges de ténèbres et soupirer de douleur les anges de lumière; car, avec le jour, revient la vieille tentation, et, avec elle, l'esprit du vieil homme. Avec le jour revient aussi l'inexorable réalité qui lui montre les murs de sa triste prison et la figure satanique de son jeune tentateur.

Vains efforts! Frédéric sentait qu'il ne pouvait revenir au bien dans la société de Dick. Il finit par renoncer à une lutte qui amenait invariablement le triomphe du mal. Plus de combats, alors! plus de réserve! plus de frein! L'ivresse, l'odieuse ivresse devient sa compagne fidèle; bientôt il va descendre jusqu'à l'abrutissement. Encore un jour, et le pauvre orphelin sera perdu sans ressource. Mais ce jour-là même fut le jour de son salut, car Dieu n'avait point été sourd à ses ferventes prières. Dans la matinée de ce jour, fixé par la miséricorde divine, la cellule des deux amis fut visitée par l'aumônier. Dick écouta, sans l'interrompre, ses exhortations pieuses, mais, en même temps, il mâchait lentement son tabac en feuilles, combinant pour l'avenir une scène bouffonne dont cette circonstance lui fournirait le prétexte. Mais, l'âme de son compagnon était moins insensible.

La visite du bon prêtre fut un coup de foudre pour Frédéric; elle le tira tout d'un coup de la léthargie où il croupissait, et aux premières paroles qui lui furent adressées, ses remords éclatèrent en larmes et en sanglots; puis, dans une humble, sincère et entière confession, il soulagea sa conscience troublée. Ce fut le pas décisif qui le fit rentrer dans la route du bien, dont il ne devait plus s'écarter de ce jour.

Rendu à la liberté, il fut placé par les soins du digne aumônier en qualité de garçon de ferme chez une veuve âgée, sans enfants, qui finit par l'adopter en apprenant à le connaître: et souvent elle remerciait Dieu de lui avoir donné un tel enfant, en le sauvant si heureusement de la plus funeste influence, celle du mauvais exemple!

Traduit par ALPHONSE VIOLETT.

LES ANIMALCULES.

I

Le microscope était sur une table, la goutte d'eau sous le cristal grossissant.

Les assistants s'étaient fait inscrire pour regarder les animalcules.

Or ce spectacle était tellement enchanteur que chacun ne pouvait s'empêcher d'exprimer tout haut son admiration ou tout au moins ses impressions.

II.

Le premier qui mit son nez sur la lorgnette était un homme du peuple.

—Oh ! là ! là ! dit-il, en voilà des affamés ! Sapristi ! ceux-là s'agitent comme des boursiers ! — En voilà qui tournent comme des journalistes ! — Et ceux-là rampent comme des usuriers ! — Nom de d'là ! tout cela ne vaut pas grand chose ! J'aime mieux ma condition. Je suis ouvrier, moi ! et je m'estime ! — Comment appelez-vous ces petites bêtes-là ?

Le savant répondit :

—Ce sont des animalcules.

III.

Un épicier succéda à l'homme du peuple.

—Ils sont aussi nombreux que des pruneaux, dit-il. Oh ! les coquins ! je les reconnais ! — Voici des spéculateurs, ceux-là qui se rassemblent. — Et ceux-ci qui frétille ce sont des vaudevillistes, ces fainéants qui nous amusent. — Et ceux-là qui s'agitent sur place et semblent morts ensuite, ce sont nos banquiers ! Oui, oui, tenez, voilà *Chose*, et ici voici *Machin* !

IV

Un boursier mit son œil sur la lunette.

—Ah bah ! dit-il, on s'agit au Congo ; je vais vendre mes Congo ! J'aurais pourtant cru à la hausse ! — Piètre monde que celui-là ! — Ah ! voici des gens de lettres, des affamés, des imbéciles ! — Que feraient-ils sans notre argent ? — Et ici ces capitalistes, ces propriétaires, ces petits rentiers ? — Ils semblent importants... Pitié ! sans nous ils mourraient de faim !

V.

Un rentier prit la place du boursier.

—Ah ! dit-il, je les reconnais bien, voilà ceux qui nous grugent : les boursiers, les coulissiers !... — Remuez-vous ! remuez-vous ! on connaît vos manœuvres ! — C'est comme vous qui faites les assurances, et vous qui escroquez des abonnements ! — Non, non, le temps est passé ; on connaît vos tours ! Voilà une goutte d'eau trouble qui nous fait voir clair !

VI

Après le rentier, un homme de lettres regarda.

—O Welches ! ô Barbares ! s'écria-t-il, je vous reconnais bien vous tous, vous êtes des profanes et ne savez rien de notre vie et de nos conceptions ! C'est vous qui niez nos travaux, qui raillez nos théories, qui exploitez notre indépendance ! — Agitez-vous dans le vide, ô myrmidons ! nous vous voyons et nous vous jugeons. Vivez et jouissez ; demain vous ne serez plus ! Mais nous dont la vie est si dure et qui ne jouissons de

rien, demain nous serons encore, et comme vous pourtant nous n'aurons peut-être pas de tombeau !

VII

Puis vint un vicomte.

—Oh ! dit-il, que de monde, que de peuple ! Quoi ! tout cela existe ! Jamais je n'ai vu cette foule ! — Eh ! par mes aïeux ! je crois que ces drôles se permettent de vivre, d'agir et de procréer ! A-t-on jamais vu pareille chose ? Quelle audace ! Mais si j'avais seulement mon épée, je les pourfendrais ! — Soyons prudent pour nos descendants ! Laissons les crapauds dans la boue ! On dit qu'ils détruisent les insectes !

VIII

Enfin vint une femme du monde.

—Et tout cela existe, dit-elle, c'est singulier ! Je connais tout Paris, le monde entier vient chez moi, et je n'ai jamais vu ces gens ! Ce sont des gens de commerce, de bourse ou de lettres sans doute. Pourquoi vivent-ils ? A quoi servent-ils ? Ils ne sauraient même pas orner un salon ou compléter un quadrille ! Réellement, il n'est que nous !

IX

Et le bon Dieu, qui regardait d'en haut, à travers son microscope céleste, cette goutte d'eau croupie que nous appelons la terre, disait :

—Je leur ai donné l'union, et ils ne s'unissent pas !

Je leur ai donné l'amour, et ils ne s'aiment pas !

Je leur ai donné la vie, et ils se donnent la mort !

Mais je les aime et je leur pardonne ;

Car ils sont plus petits et moins intelligents que le plus petit et le moins intelligent des êtres que j'ai placés dans une goutte d'eau !

UN PEU DE TOUT.

Il nous arrive en droite ligne, des bords du Rhin, une histoire assez amusante que nous avons hâte de vous conter.

Une jeune princesse habite un château à une courte distance de la ville de Neuwied. Un jour elle invite à dîner le major qui commande la place. Retenu par son service, le major s'excuse en termes respectueux et confie sa lettre à un digne gendarme, avec recommandation expresse, la commission faite, de lui rapporter son dîner.

Le gendarme se met en route, se présente au château, donne la lettre au valet de chambre, et attend de pied ferme.

—C'est bien, revient-on lui dire au bout de quelques instants ; Son Altesse regrette beaucoup que le major n'ait pu accepter son invitation.

—Et le dîner ? demanda le gendarme.

—Quel dîner ?

—Le dîner du major, parbleu !

—Puisque le major ne dîne pas avec la princesse ?

—Est-ce une raison pour qu'il ne mange pas ? Le major m'a ordonné de lui apporter son dîner. Je ne connais que ma consigne.

On informe la princesse de ce qui se passe dans l'antichambre. Elle devine un quiproquo, fait placer dans une vaste corbeille toutes sortes de ragoûts appétissants, cinq ou six bouteilles des meilleurs crus, et le gendarme reprend la route de Neuwied.

L'aventure fit sourire le major, et attendu qu'une politesse en vaut une autre, il résolut de se faire représenter au château par un de ces magnifiques gâteaux de dessert qui sont la gloire des confiseurs allemands et dont le prix invariable est de cinq thalers.

Chargé de sa cathédrale sucrée, notre gendarme se présente de nouveau dans l'antichambre de la princesse.

—De la part du major, dit-il avec dignité.

—De la part de la princesse, dit le majordome en glissant un thaler dans la main du porteur.

—Pardon, observe le gendarme, la princesse doit savoir que ces gâteaux-là coûtent cinq thalers.

—Eh bien ?

—Eh bien ! c'est quatre thalers qu'il me faut encore. On court informer la princesse.

—Remettez lui ce qu'il demande, s'écrie-t-elle en pouffant de rire.

L'officier était à table lorsque le gendarme revint à Neuwied.

—Figurez-vous, major, dit l'habile ambassadeur en déposant l'argent sur la nappe, figurez-vous que la princesse ne voulait payer qu'un thaler votre beau gâteau qui en a coûté cinq ; mais j'ai tenu bon. C'est ça qui aurait été drôle si je m'étais laissé enfoncer comme un conserit par une femme.

M. B... est affligé d'une telle surdité que lorsqu'il entre dans une cuisine, tous les pots sont jaloux.

M. B... était assis, à la campagne, sous un bosquet et lisait tranquillement les *bonnes fortunes parisiennes*, quand un chasseur lui tire un coup de fusil à bout portant.

—Onze heures et demie ! dit M. B... allons déjeuner !

Voici une histoire qui prouve quelle est l'influence des annonces sur le public.

Je connais un monsieur qui est abonné à un journal quotidien. Vous me demanderez quelle est son idée... Je n'en sais rien !

Un matin, en ouvrant son journal, la première chose qui lui tomba sous les yeux fut l'annonce suivante :

A VENDRE un cheval borgne, hors d'âge, s'attelant difficilement, mais impossible à la selle.

S'adresser rue... n°...

Sont-ils bêtes ! s'écria-t-il, qui est-ce qui va leur acheter cela ?

Le lendemain, il retrouva les quatre lignes à leur place :

A VENDRE un cheval borgne, etc.

Le troisième jour, il se dit en déchirant la bande :

—Voyons si le cheval est vendu...

L'annonce persistait.

—Dieu ! que cet animal me crispe, s'écria-t-il. Il faut que j'aie le voir !

Et il l'acheta.

Cette aventure nous rappelle une histoire d'un bureau de placement qui a le droit de figurer dans nos colonnes. Voici la chose sans plus de préface.

On a pu voir dans plusieurs journaux une annonce ainsi conçue :

“BUREAU DE PLACEMENT.—Positions avantageuses, depuis 1,200 fr. jusqu'à 10,000 fr. d'appointments, avec ou sans cautionnement.

“S'adresser rue..., n°...”

Un de nos amis, ayant besoin d'un homme d'affaires, se rendit à l'adresse indiquée.

Il entra dans une petite boutique où un personnage famélique le pria de s'asseoir.

—Monsieur, dit notre ami, il s'agit d'une place de 1,500 fr.

—Vous la faut-il tout de suite ? demanda le directeur du bureau.

—Pardon... c'est une place que j'offre ?

—Vous offrez une place de 1,500 fr. ? s'écria l'homme mais je la prends ?

Il ferma sa boutique et suivit son patron improvisé.

A son voyage à Naples on présenta au roi Victor Emmanuel un centenaire venu à pied du fond de la Calabre pour contempler les traits de son nouveau souverain.

Dans sa douce émotion le bon vieillard s'est écrié :

—Ah ! sire, maintenant que je vous ai vu... vous pouvez mourir.

Il a dû se tromper.

Le mariage de M. V..., est dû à un singulier hasard. Ce poète incompris cherchait un logement... car, depuis qu'on a déboisé la France, les poètes sont soumis à l'impôt de la porte et de la lucarne.

Notre poète entra, par hasard, dans un petit appartement qui avait été occupé par un entrepreneur de mariages.

La plaque de cuivre était restée sur la porte pour répandre du dernier terme...

—Monsieur, lui dit le concierge, je vous laisse réfléchir, vous me trouverez dans ma loge—en descendant.

A peine le concierge était-il parti qu'une jeune commère vint heurter à la porte.

Le poète ouvrit.

—Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

—Ma foi, monsieur, je veux me marier.

La commère était veuve à trente ans ; elle était douée d'une bonne figure, fraîche et réjouie et portait le bonnet à barbe des paysannes normandes.

—Vous marier ? dit le poète.

—Dam ! oui ; j'ons une bonne ferme de 40,000 fr. à offrir et la main d'une brave femme.

—Est-il possible ! s'écria le poète.

Et il ajouta timidement :

—Est-ce que je pourrais vous convenir ?

La normande le toisa et répondit simplement :

—Vous n'êtes point un mal bâti !

Cet aveu valait un consentement...

Le mariage se fit.

Le poète n'est jamais entré dans l'appartement ; il vit paisiblement dans la ferme—et il y fait son beurre.

L'INSOMNIE.

Paroles et Musique de GUSTAVE NADAUD.—Album de 1855.

PIANO.

Lento. *S* *p*

En vain sur ma cou - - - che brû-

S *p* *Sempre p*

lan - - - - te, Je cherche un re-pos qui me fuit.

p

La nuit est som-bre l'heure est len - - - - te, La clo-che tris-te, dit : mi-

nuit. Les sou-eis, fils de l'in-som-ni- - - - - e,

As - - - sié - - - gent mon esprit fié - vreau. Une i - - - ma - - - ge cent fois ban-

Pressez.

Crescendo.

ni - - - - e, cent fois re-pa-raît à mes yeux.

Rall.

Voir la page suivante pour les paroles.

L'INSOMNIE.

En vain sur ma couche brûlante,
Je cherche un repos qui me fuit.
La nuit est sombre, l'heure est lente.
La cloche triste, dit : minuit.
Les soucis, fils de l'insomnie,
Assiègent mon esprit fiévreux.
Une image cent fois bannie,
Cent fois reparaît à mes yeux.

Fée ou muse, mon adorée ;
Toi qui visites mon sommeil
Ouvre-moi la porte naécée
Du palais où tout est vermeil.
Rappelle-moi l'heureuse enfance,
Dore le brumeux avenir,
N'est-ce pas toute l'existence,
Espérer et se souvenir ?

Peuple ma modeste demeure,
Des amis que j'eus autrefois,
Hélas ! il en est que je pleure.
Mais en songe je les revois.
Alors le temps et la distance
Disparaissent comme un éclair.
Le monde fuit et je m'élançe
Dans le vague azuré de l'air.

Le beau ciel, la belle campagne !
Nous sommes deux, nous voyageons...
C'est l'Italie ou c'est l'Espagne,
Tu frémis, je chante et nous marchons.
Regarde, ami, cette fenêtre,
Une femme est assis auprès,
Je cherche, et, sans la reconnaître,
Je me rappelle tous ses traits.

Est-ce vous, Laure, ou vous Adèle ?
Dites-moi votre nom tout bas.
Est-ce vous ? non, c'est encore elle,
Celle que je ne nomme pas.
Ah ! ma plaie est encore saignante !
Que vois-je ? Elle me tend la main,
Sa voix est douce et pénétrant,
A demain, dit-elle, à demain !

(Pour finir.)

Elle fuit et je veux la suivre,
Des liens retiennent mes pas.
Jusqu'à demain laissez-moi vivre,
Et demain, ne m'éveillez pas !

VARIETES.

Ce qui suit est historique :

—Je suis commis de votre agent de change. L'opération que nous avons faite à votre ordre s'est terminée par une perte de 5,000 fr. Je viens chercher la somme.

—C'est bien malheureux pour vous, car je me suis juré de ne jamais perdre un sou à ce jeu de la Bourse qui ruine tant de niais.

—Vous refusez de payer ?

—Positivement.

—Alors je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir reçu quelque chose.

—Vous allez être satisfait, répond le débiteur qui s'incline et sort.

Il revient aussitôt avec une énorme trique à la main.

—Tenez-vous toujours à recevoir quelque chose ? demanda-t-il au commis.

—De la violence ! je crierais.

—Vous me ferez bien plaisir.

—Les voisins entendront mes cris.

—Ça m'obligera.

—Par mes hurlements j'ameuterai le quartier.

—Vous me rendrez service. On se dira : Ce pauvre X... a enfin trouvé un client ; il travaille.

Puis il ajouta :

—Je suis dentiste !

* * *

Un domestique, fraîchement débarqué d'Auvergne, entre au service d'un vieux fat qui s'est procuré chez les débitants de postiche toutes les apparences d'un homme bien conservé.

L'heure du coucher sonne pour le maître.

Le domestique assiste à un démontage complet.

Son nouveau patron se démolit pièce par pièce.

Peu habitué à cette nature artificielle, le paysan croit que cette opération va continuer jusqu'au bout.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-il, laissez-en un peu pour mettre dans le lit !

* * *

—Un aspirant au titre d'hommes de lettres, adressa un jour à Châteaubriand un ouvrage dont la dédicace commençait ainsi :

« A Monsieur de Châteaubriand, etc. Dans cette préface l'auteur des Martyrs étant comparé à un aigle... Voici ce que Châteaubriand répondit :

« Vous êtes vraiment trop bon, Monsieur, de me donner DEUX AILES (LL) quand il me reste à peine une « plume. »

A cette époque, Châteaubriand n'avait publié aucun ouvrage depuis plusieurs années.

* * *

—Monsieur le peintre, je désirerais avoir le portrait de ma femme fort ressemblant.

—C'est chose facile.

—Pas tant que vous croyez. Ma femme est muette de naissance.

—La peinture a trouvé le moyen d'indiquer cette infirmité ; c'est même un des cas où elle prouve sa supériorité sur la photographie.

—Vous m'étonnez ! Comment ? votre portrait fera comprendre que ma femme ne parle pas.

—Parfaitement.

Un mois après le peintre achevait le portrait de la muette.

Sur la bouche il avait dessiné une toile d'araignée.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.50

« « 6 mois..... \$1.75

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er juillet ou ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.
Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c. doivent être adressés franco à M. le Gérant, au Bureau de l'Écho, No. 4, rue St. Vincent.